

L'EGYPTIENNE

REVUE MENSUELLE

FEMINISME
SOCIOLOGIE - ART



FONDATEUR
M^{ME} HODA CHARAOUI

Rédactrice en Chef:
M^{lle} Céza Nabaraoui

Mars 1930 - 6^e Année N° 55

2, Rue Kasr El Nil, 2

5
FRANCS

L'OUVROIR

DE

L'UNION FÉMINISTE EGYPTIENNE

Haret El-Chamachirgui 13 (Rue Mohamed Aly)



Offre : des travaux de couture, jours, broderies, coussins, linge de table, tapis d'Orient, etc., à des prix défiant toute concurrence.

Ces ouvrages sont exclusivement exécutés par des jeunes filles pauvres du pays.

L'ouvroir exécute, dans le plus bref délai toute commande de trousseaux et layettes que l'on veut bien lui faire.

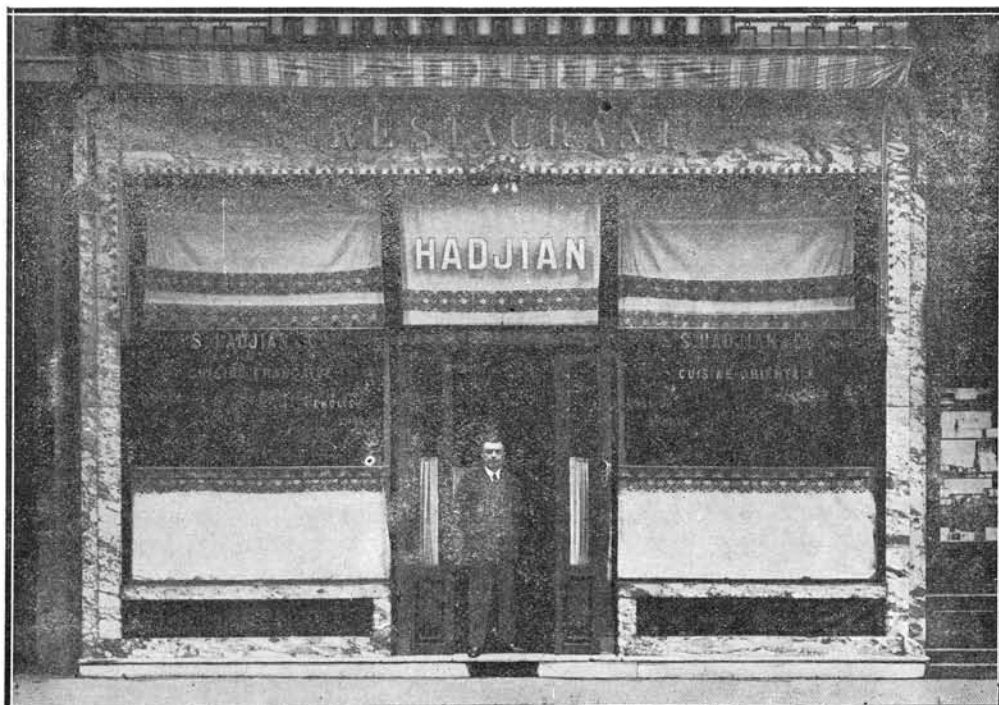
Egyptiennes que le sort a favorisées, n'oubliez pas qu'en faisant vos achats à l'Ouvroir de l'Union Féministe Egyptienne vous accomplirez une œuvre de charité et d'encouragement national.

L'ouvroir est ouvert chaque jour de 9 h. a.m. à 4 h. p.m. excepté le vendredi :

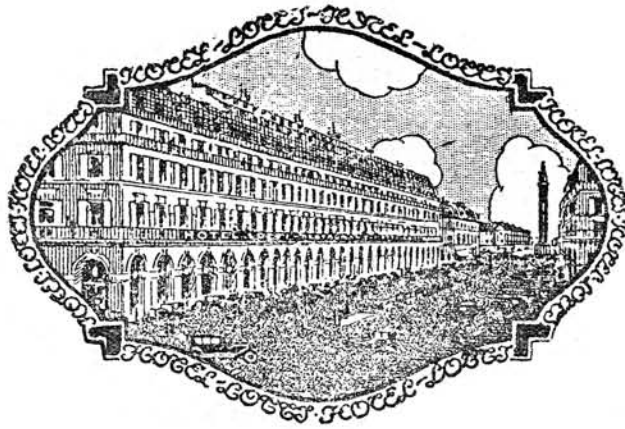
TOUT
EST MOINS CHER
TOUT



AU
BON MARCHÉ
SUCCURSALE DU CAIRE



Rendez-vous de la Haute Société Egyptienne et Orientale
4, Rue de la Chaussée d'Antin
 en face le Cinema Paramount — PARIS Téléph. Provence 87-38



HÔTEL LOTTI

RUE DE CASTIGLIONE
PARIS



*L'hôtel aristocratique
dans le centre élégant*



FEMME DU CAIRE (Marbre de Moukhtar)

A l'occasion de l'Exposition de Moukhtar qui vient d'être inaugurée à Paris le 10 de ce mois, sous le patronage de Mr. Léon, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, nous choisissons cette fine silhouette parmi sa belle collection de statues qui représentent, avec tant de grâce, différents types de la Femme Egyptienne.

L'EGYPTIENNE

Revue Mensuelle

POLITIQUE — FÉMINISME — SOCIOLOGIE — ART

RUE KASR-EL-NIL, 2 -- Tél. 2119

Adr. Télgr. " REVENDECA " CAIRE.

FONDATRICE :

M^{me} Hoda CHARAOUI

RÉDACTRICE EN CHEF :

M^{lle} Ceza NABARAOUI

ABONNEMENTS:

Egypte..... P.T. 60

Etranger..... „ 75

Le Numéro..... „ 5

Pour la Publicité

s'adresser à la Direction

2, RUE KASR-EL-NIL

LE CAIRE

- Sommaire -

Hors-texte : L'art égyptien contemporain.

Pour la suppression du trafic des femmes et des enfants. — CEZA

NABARAOUI 2

Un manifeste de Miss Higson 4

Hôtes Royaux.. .. . 5

Retour à l'Égypte (Poème). — NELLY ZANANIRI-VAUCHER 7

Idylle Chinoise. — S. HOROSE 8

De la protection légale de l'Enfance. — GEORGES HOSTELET 12

« Le Charlot de terre cuite ». — JEANNE MARQUES 19

Destinées Persanes (suite) 28

Echos d'Orient 39

Glanes 42

Pour la suppression du trafic des femmes et des enfants

La présence de Miss Higson au Caire vient de remettre à l'actualité une question très importante et qui a déjà maintes fois occupé l'opinion publique égyptienne : celle de l'abolition des maisons de tolérance.

Envoyée par le Bureau Central de Genève de la « Ligue pour la suppression du Trafic des Femmes et des Enfants », Miss Higson avait pour mission d'intéresser l'opinion de notre pays à ce problème capital et de présenter une requête au gouvernement égyptien pour la fermeture de ces maisons.

Par des interviews avec des journalistes et d'importantes personnalités officielles, elle a essayé d'abord de connaître l'avis de chacun.

Elle a répondu ensuite par des conférences aux arguments des adversaires du système abolitionniste. Mais a-t-elle réussi à convaincre les uns, et décidé les autres à agir énergiquement ? Je ne le crois pas.

Est-ce à dire que l'opinion publique de chez nous soit hostile au mouvement abolitionniste et moins désireuse qu'ailleurs d'élever le niveau moral de la population ? Certes non ! Là n'est pas la raison des critiques de quelques journalistes et de l'abstention de beaucoup de personnes.

Du fait même de notre religion qui condamne le dérèglement des mœurs, les maisons de prostitution n'auraient jamais dû recevoir la protection officielle de l'Etat. Les ulémas, les hommes religieux seraient donc les premiers à réclamer la suppression de ces maisons, foyers de vices et de maladies.

Mais ce qui a empêché jusqu'ici le gouvernement égyptien d'exaucer le vœu général c'est la situation très spéciale dans laquelle il se trouve vis à vis des puissances étrangères. Par suite du régime des capitulations les maisons de tolérance européennes ne relèvent pas des autorités égyptiennes. Aussi, quand bien même les nôtres seraient supprimées, elles n'en continueraient pas moins à subsister. Et comme elles échappent à tout contrôle et toute surveillance, nous serions ainsi menacés d'une recrudescence des maladies vénériennes.

C'est donc le souci de la sécurité publique qui est pour le mo-

ment le plus grand obstacle à l'action de notre gouvernement en vue de l'abolition de la prostitution officielle. Nul doute qu'après avoir résolu cette question avec les Puissances Occidentales, il ne prenne d'énergiques mesures de prohibition.

Quant aux femmes, il n'en est pas je crois une qui ne voie dans la réglementation une tare honteuse pour son sexe et un moyen d'asservissement qui empêche les malheureuses créatures tombées de jamais se relever de leur chute.

Il n'y a pas en effet d'injustice plus criante que le système de réglementation. Il fait de pauvres femmes que la société devrait secourir, un bétail traqué, sévèrement gardé pour la satisfaction de la sécurité des mâles.

Sans doute, reconnue ou non, la prostitution continuera peut être à exister longtemps, du moins clandestinement. Mais étant prohibée, elle perdra ce caractère légal qui semble la justifier et l'encourager.

La disparition de ces maisons diminuera en outre considérablement le nombre de ces gens, hommes et femmes, qui trouvent dans le trafic actuel leurs seuls moyens d'existence.

Un proverbe dit : « C'est l'occasion qui fait le larron. » Pour les prostituées le mot est parfaitement vrai. Lorsque les maisons de plaisir seront abolies, cette catégorie de femmes retrouvera avec le sentiment de la dignité humaine le goût des occupations honnêtes.

D'autre part, les jeunes gens n'étant plus protégés et encouragés par l'Etat perdront également ces habitudes de morale facile qui nuisent autant à leur santé qu'à la vigueur de leur esprit et de leur caractère. Une morale élevée égale sera ainsi rendue possible pour les deux sexes, qui rechercheront dans les unions licites assorties le véritable bonheur.

Pour toutes ces raisons, en tant que féministes, nous avons été les premières à mettre à notre programme la suppression du Trafic des Femmes et des Enfants.

Il y a deux ans notre association avait même adressé au Président du Conseil, feu Saroit Pacha, une requête réclamant la fermeture des maisons de tolérance. * En réponse à notre demande, le gouvernement d'alors avait promis d'étudier attentivement la question au double point de vue de la santé physique et morale des habitants. Il se proposait pour résoudre efficacement le problème d'entrer en négociations avec les Pays Capitulaires.

Depuis, les mêmes difficultés politiques n'ayant pas cessé d'exister, nous n'avons pas jugé opportun de renouveler notre requête.

C'est même cette raison restrictive qui a empêché la Présidente de l'Union Féministe Egyptienne de signer le manifeste de Miss

* Voir « l'Egyptienne » de Février et Mars 1928.

Higson tel qu'il a paru dans la presse égyptienne. Nous le reproduisons cependant à titre documentaire.

Tout en rendant hommage aux nobles mobiles qui ont inspiré cet appel à notre gouvernement, nous persistons à croire qu'il sera sans aucune portée s'il n'est pas simultanément adressé à tous les gouvernements des puissances ayant des intérêts en Egypte.

Aussi nous espérons que Miss Higson déploiera dans les milieux internationaux, la même activité qu'elle a montrée en Egypte afin d'amener les gouvernements étrangers à collaborer avec le nôtre pour la réalisation de ce noble but qui nous est commun.

Céza NABARAOUY.

Un manifeste de Miss Higson

« Nous soussignés déplorons profondément le système de l'Etat réglant le fonctionnement des maisons de tolérance et l'exercice de la prostitution dans ce pays. La question de l'abolition de ce système a été déjà portée à la connaissance des gouvernements précédents, et nous sommes d'avis qu'il existe aujourd'hui un très grand courant, tant parmi les Egyptiens que parmi les Européens, que cet état de choses devrait cesser. L'opinion du corps médical contemporain est unanime à condamner la prostitution réglée étatique. Du point de vue économique, elle est improductive; et du point de vue humain, elle constitue un esclavage moral.

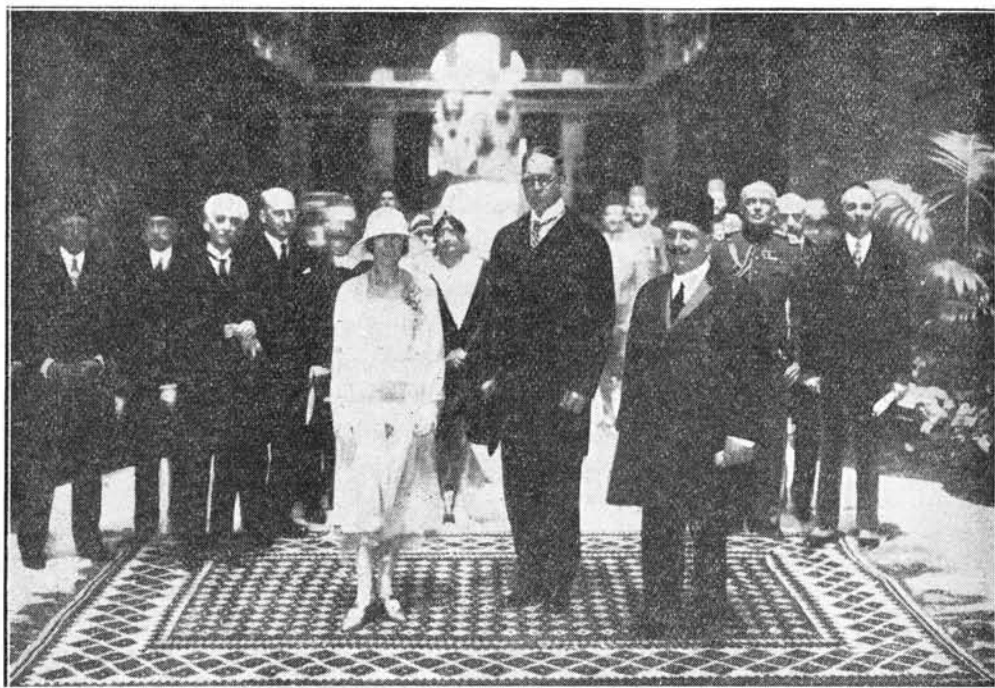
En conséquence, nous demandons :

(a) l'abolition des maisons de tolérance autorisées, et le retrait de permis aux prostituées, au moment le plus compatible avec l'application effective de la loi à tous les habitants du pays; la punition de tout tenancier de maison mal famée, homme ou femme; de façon à sévir plus efficacement contre la pratique de sodomie et pour la protection des mineurs.

(b) attendu que les lois de la plupart des pays étrangers prévoient la punition du délit de trafic en femmes et enfants et de vivre du produit de la prostitution des autres, l'immédiate addition au Code Pénal Egyptien de clauses similaires, en vue de rendre possible des poursuites judiciaires par devant tous les Tribunaux d'Egypte, contre les délinquants ».

Nous requérons le gouvernement de donner à cette question sa plus sérieuse attention, étant d'opinion que le système de réglementation est la source du trafic en femmes et enfants, — fait prouvé d'une manière concluante par le rapport de la Ligue des Nations, de 1927 — nous sommes également d'avis qu'il constitue un encouragement à la promiscuité sexuelle, tant à cause de la publicité qui lui est faite qu'à cause de la fausse sensation de sécurité qu'il procure; pour toutes ces raisons il est la cause de la dépravation morale des gens et de l'extension des maladies »

HOTES ROYAUX



Les souverains belges et Sa Majesté Fouad I au Musée Egyptien



S.M. la Reine Marie et la Princesse Ileana de Roumanie à leur arrivée au Caire

Retour à l'Égypte

Nous avons le plaisir de reproduire, dans ce numéro, un des plus beaux poèmes de « l'Oasis Sentimentale » qui vient d'être publiée par notre jeune et talentueuse amie Mme Vaucher-Zananiri.

Quand je t'ai retrouvée avec mon cœur de femme
Toi que j'avais quittée avec un cœur d'enfant,
J'ai compris que toujours les pays ont une âme
Dont il faut découvrir le secret émouvant.
J'ai compris qu'autrefois, ma fougue impatiente
Poussait vers l'Avenir ma curiosité,
Palpitante d'espoir, j'ai vécu dans l'attente
J'ai passé sans te voir auprès de ta beauté.
Ainsi, l'âme inquiète et toujours incertaine,
Séduite quelquefois par l'ombre de l'amour,
J'ai longtemps ignoré le charme de tes plaines
Qui déroulent au loin leurs paisibles contours.
Maintenant je reviens à ton sol millénaire
Avec un cœur plus mûr et des sens aiguisés,
Et je peux m'éblouir de toute ta lumière
Et vivre avec ferveur sous tes vieux embrasés.
Si j'ai passé rêvant, les yeux vers ma jeunesse
Ardente à deviner le signe du destin,
Je sais mieux maintenant savourer l'allégresse
Éparse dans l'azur des glorieux matins.
J'aime me laisser vivre aux heures nonchalantes
Quand flotte la torpeur de tes brûlants midis,
Et j'aspire à longs traits le souffle qui m'évente
Sous les ors du couchant de tes soirs attiédés
Tes claires nuits d'hiver m'ont traduit leurs merveilles,
Nuits qui m'ont éblouie et qui m'ont dévoilé
Le mystère infini du désert qui sommeille,
Gardé par le Grand Sphinx sous les cieux étoilés.
Chacun de tes aspects m'a révélé ton âme
Et l'harmonie éparse en tes sites divers,
Et je t'aime bien mieux avec mon cœur de femme
Pour tes dons merveilleux que tu m'as découverts.

Nelly Zananiri-Vaucher.

Idylle Chinoise

Nous sommes heureuses de pouvoir offrir à nos lecteurs et amis ces pages touchantes écrites par l'auteur de « La muraille de Pékin à Paris ».

Elles sont spécialement détachées pour notre revue du second ouvrage français de Mme Horose « La symphonie des ombres », ardent plaidoyer en faveur de la libération rationnelle de la femme chinoise et dont nous attendons impatiemment la parution.

N.d.R

... En sortant de chez lui le (jeune Ly-Tso-Yu) remarqua la jeune fille qui se rendait également à ses cours. Le jeune homme savait que c'était Mlle Nei-Fau, fille du voisin qui habitait en face.

Ces deux familles, Yels et Ly ne se fréquentaient point, quoique leurs deux chefs se connaissaient et se voyaient officiellement. Autrefois, sous le régime Mandchous ils étaient mandarins de même rang et portaient le bouton rouge sur leurs chapeaux. (Bouton rouge signifie fonctionnaire de premier rang). La distance qu'ils gardaient entre eux venait de ce qu'ils étaient originaires de provinces différentes; l'un étant du Setchuen et l'autre du Kiangou. Ce fait de ne pas être natif de la même province constituait pour eux une barrière. De plus, ils avaient des coutumes différentes et ne parlaient pas le même dialecte. Tout cela les portait un peu à se considérer comme des étrangers.

Ce jour-là, comme d'ordinaire, Nei-Fau s'acheminait toute heureuse vers son école, tandis que Ly-Tso-Yu marchait derrière elle en observant sa gracieuse silhouette.

Le jour suivant le jeune homme était de nouveau en retard (à son école) et, comme le jour précédent, il marchait derrière elle.

L'école des garçons ouvrait ses cours plus tôt que celle des filles. Mais depuis que Ly-Tso-Yu avait remarqué la jeune fille dans la rue et continuait à la suivre, il trouvait des prétextes afin de sortir de chez lui plus tard. Tantôt il faisait mine de chercher un livre perdu. D'autres fois, un devoir égaré

Dehors, si tôt qu'il apercevait Nei-Fau, le cœur de l'écolier commençait à battre plus fortement, un peu de chaleur montait à ses joues.

Le jeune homme n'avait pas encore vu le visage de sa voisine, mais il se l'imaginait le plus joli qu'une fille puisse avoir; d'après sa démarche et sa grâce il ne pouvait pas en être autrement. Cependant, Nei-Fau ne l'avait pas encore remarqué.

En Chine, on attache une grande importance à la façon de marcher. Et les jeunes filles, en particulier, y sont soumises à des critiques ou à

l'admiration. On entend souvent dire : « Oh ! Je n'aime pas regarder cette femme, elle marche comme un homme. » Ou bien, on dit, qu'une telle province est renommée à cause de la gracieuse démarche du sexe faible. La démarche est jolie quand la femme ou la jeune fille se balance comme une fleur sur sa tige. La tige doit être frêle, même quand la fleur est épanouie.

Nei-Fau était véritablement pleine de grâce. Il semblait au jeune homme que la démarche de la jeune fille était tellement légère que les herbes folles ou les plantes sauvages, qui, parfois, sortaient leurs têtes entre deux pierres cassées, s'inclinaient à peine sous ses pas, pour se redresser avec plus de fierté quand elle était passée.

Une fois qu'il marchait comme à l'ordinaire, suivant les pas légers de sa voisine, cette dernière, par un hasard ou bien par un mouvement instinctif tourna la tête. Cette fois, Ly-Tso-Yu était près d'elle et il put contempler à loisir le visage de son idole.

Certes oui, il la trouvait jolie ! et encore bien plus jolie qu'il ne se l'était imaginé. Ses yeux noirs, son regard profond voilé de mélancolie dans laquelle se mêlait un rien de joie, gardait davantage encore l'empreinte d'une grande bonté.

Leurs regards s'étaient croisés et tous deux avaient rougi.

Depuis ce jour-là, l'image de l'écolière s'était à jamais gravée dans le cœur du jeune homme.

Ly-Tso-Yu continua d'être en retard à l'école. Les professeurs avaient beau le punir, tandis qu'à la maison ses parents le lui reprochaient amèrement; tout était inutile. Ni à l'école, ni à la maison, on ne pouvait expliquer le changement de ses habitudes.

Autrefois, il était un élève modèle, aussi appliqué qu'exact. Pourquoi, à présent, ces retards répétés, ces devoirs négligés ?

Les raisons pour lesquelles Ly-Tso-Yu était si souvent en retard, il ne les disait pas. C'était un secret, le secret bien cher que l'on garde pieusement enfoui tout au fond de son être.

C'est ainsi que les jours, les mois, puis les années passèrent.

Le jeune homme suivait Nei Fau sur le chemin de l'école et mettait tout son bonheur à la contempler.

Nei-Fau, plus timide, faisait semblant de ne pas le remarquer; se sachant observée, elle était un peu troublée mais très heureuse.

.. .. .

Les choses auraient pu se prolonger ainsi, sous cette forme de contemplation admirative autant que discrète, lorsqu'un accident vint rapprocher les deux jeunes gens.

Une fois, qu'ils se rendaient comme d'habitude à l'école, lui un peu en retard, elle un peu trop tôt, un chien enragé se jeta sur Nei-Fau et la mordit cruellement au pied.

Surprise autant qu'apeurée, la jeune fille poussa des cris de douleur et d'effroi. Ly-Tso-Yu vint aussitôt à son secours. Avec une force dont lui-

même s'étonna, il saisit le chien à la gorge le serrant fortement, et quand il ne sentit plus le souffle de l'animal, il le jeta de côté et se précipita aux pieds de la blessée pour lui apporter quelque secours. Il prit dans ses mains le pied blessé, le pressa fortement pour en faire sortir le sang qui coulait abondamment, ensuite en guise de pansement il mit d'abord son mouchoir, mais comme celui-ci ne suffisait pas pour faire une bande assez longue, il déchira un morceau de toile blanche de sa veste intérieure. A cet instant il sembla au jeune homme qu'avec ce morceau de toile qui couvrait son corps, il arrachait une partie de son cœur qu'il déposait aux pieds de la jeune fille.

Lorsque le pansement fut fini, Nei-Fau voulut retourner à la maison. Comme elle ne pouvait pas marcher, le jeune homme lui offrit son bras pour s'y appuyer. Ainsi il l'accompagna jusque chez elle.

Nei Fau ne disait rien. Une fois devant sa porte, elle remercia poliment le jeune homme, mais dans ses yeux il vit l'expression d'une tendresse infinie.

Cette fois Ly-Tso-Yu fut plus d'une heure en retard à l'école. Le professeur le gronda sévèrement et lui infligea une punition exemplaire. Comme auparavant, il ne voulut donner aucune explication pour se justifier. Oh, non ! il ne raconterait pas l'incident du chien enragé. Cet épisode aurait fait rire le professeur aussi bien que ses camarades. Cela resterait encore son secret, secret bien trop doux pour le divulguer à d'autres et que parmi d'autres trésors il mettrait au fond de son cœur.

Pendant plusieurs semaines le jeune homme ne revit pas sa voisine.

Oh ! comme le temps lui semblait long. Trois semaines seulement. Mais ce fut, pour lui, trois siècles.

La première fois qu'ils se revirent, elle l'accueillit par un sourire et lui, timidement, tout en rougissant, lui demanda si elle était guérie de sa blessure.

— « Merci, lui répondit-elle tout d'abord, grâce à votre premier secours, ensuite au traitement que j'ai suivi dans une autre ville. A présent je suis complètement guérie et je peux continuer mes cours. J'aime tant aller à l'école ! encore une fois, merci. »

Et vite, elle s'en alla pour ne pas attirer l'attention des passants, car elle croyait mal faire que de parler ainsi plus longuement à un jeune homme inconnu de sa famille.

Depuis ce moment-là quand les jeunes gens se revoyaient, ils se faisaient simplement un signe de tête et se disaient : « Ni-Ho ? (vous allez bien !) l'autre répondait « Ho », et c'était tout.

.. .. .

Dans l'enceinte de la maison où habitait Ly-Tso-Yu, se dressait un arbre grand et puissant dont la cime dépassait le plus haut mur; ses branches s'étendaient à travers la rue et elles atteignaient la maison où habitait la jeune fille.

Dans la cour de la maison de Nei-Fau se trouvait également un arbre qui, par l'âge et sa haute ramure égalait celui d'en face. Ses branches robustes formaient comme une voûte, passaient également le « houtong » (la rue) et allaient avec audace atteindre les branches de l'arbre de la maison de Ly-Tso-Yu.

Ainsi les branches de ces deux arbres se croisaient et s'entrelaçaient, comme si la nature les avait librement unies.

Maintenant Ly-Tso-Yu soignait tendrement l'arbre dont la racine puisait la source de la vie dans le sol de sa demeure et dont les branches transportaient le parfum de ses fleurs et la fraîcheur de ses feuilles jusque chez sa bien aimée.

Combien cet arbre lui devenait cher ! Il n'aurait pu le dire. Les branches qui provenaient de l'arbre en face le grisaient délicieusement et il les bénissait chaque jour.

Souvent, le jeune homme assis à l'ombre du feuillage de ces deux arbres, lui confiait ce qu'il n'osait dire à son aimée et aux autres : les sentiments qui agitaient son âme et faisaient vibrer son cœur d'un tendre émoi.

Il aimait la jeune fille de toute la force de sa jeune âme fraîche et ardente; souvent, sous les ramures de cet ancêtre (l'arbre) il rêvait de Nei Fau et lui composait des poésies. Il lui semblait alors que l'arbre et ses branches complices de son amour ardent et secret, le comprenaient et transmettaient ses sentiments à sa chère voisine.

Le murmure des feuilles provenant de la maison d'en face était comme une réponse à sa pensée.

Que lui disaient ces branches ?

Que murmuraient ces feuilles ?

Ils n'étaient que deux à les comprendre, tel un chant sans paroles.

Ils avaient l'âge où l'on ne raisonne point; l'âge qui domine le sentiment.

Ly-Tso-Yu avait dix-huit ans et Yeh-Nei-Fau dix-sept. Tous deux étaient au printemps de leur vie.

La poésie nourrissait richement leurs âmes et dans leur cœur brûlait l'amour naissant.

Yeh-Nei-Fau et Ly-Tso-Yu se sentaient très heureux et ils auraient voulu que toute leur vie continuât ainsi.

(Extrait de « La Symphonie des Ombres »).

S. Horose

De la protection légale de l'Enfance

Parmi les nombreuses œuvres sociales qui sont en voie de formation dans les pays d'Europe et d'Amérique, il en est une dont l'importance est particulièrement grande, tant au point de vue de la conception de la justice qu'à celui de ses effets directement bienfaisants sur les individus. Elle doit, par son côté essentiellement humain, toucher le cœur de la jeunesse, en même temps que lui découvrir de nouveaux champs d'action élevée et efficace.

Cette réforme, qui fut inaugurée aux Etats-Unis pour être reprise bientôt en Angleterre, en Belgique, puis ailleurs, consiste en une transformation profonde du tribunal et du rôle des magistrats à l'égard des enfants et des adolescents criminels et s'exprime par l'idée de *la protection légale de l'enfance*. Le juge devient le *tuteur légal* de ces jeunes délinquants qui sont appelés *enfants de justice*.

La protection légale de l'enfance implique une orientation nouvelle du code pénal dont il importe de bien comprendre la portée intellectuelle et morale.

L'axiome fondamental du pouvoir judiciaire a été depuis longtemps et est encore généralement aujourd'hui, que toute faute, tout délit, tout acte contraire à la légalité doit être châtié. La justice répressive, en tant qu'organe de défense et de protection de la Société et de ses membres, doit sévir sans se soucier d'amender le coupable.

Cette conception du droit considère donc l'homme comme une entité toujours responsable, dont le juge doit apprécier les actes, qu'il soit enfant ou grande personne, d'après des textes précis.

Il faut noter cependant que la découverte des relations entre la dégénérescence et la criminalité a, depuis quelque temps déjà, battu en brèche cette conception rigide. Grâce à des connaissances positives, des doutes se sont élevés au sujet de la responsabilité indéfectible des délinquants et la considération des « circonstances atténuantes » pour tous, vieux et jeunes, a été largement introduite dans le code pénal de nombreux pays. Le juge doit se soucier du fait que le délinquant a agi avec ou sans discernement et graduer la peine en conséquence. Mais, la question du discernement n'est nullement associée à la question d'amendement des coupables. Ce n'est que pour les enfants et les adolescents que l'idée d'amendement s'est imposée.

*
**

Quelles sont donc ces découvertes relatives à la criminalité qui ont pu avoir raison de la rigide conception séculaire de la justice ?

Si la plupart des hommes sont capables de s'adapter aux conditions sociales, il existe cependant un grand nombre d'individus, enfants, adultes, vieillards qui, sans être atteints d'aliénation mentale, témoignent d'une insuffisance mentale, ou de déficiences *qui ne leur permettent pas de s'accorder à la vie normale, dans le milieu où ils vivent.* Leur faculté de raisonner et de juger, leur pouvoir de vouloir et d'agir sont tellement réduits qu'ils ne peuvent s'adapter qu'à une vie sociale plus rudimentaire que la vie sociale moderne, quand ils ne sont pas voués à une irrémédiable déchéance. Ces êtres déséquilibrés, chez qui le « moi » est insuffisant, sont dominés par les influences ambiantes. Et, dans les milieux vicieux des grandes agglomérations, *ils sont un danger pour eux-mêmes et pour autrui.*

Cet état de choses est d'autant plus inquiétant que de grandes enquêtes, effectuées dans divers pays, démontrent non seulement la forte proportion des défectueux, mais encore leur reproductivité extrême et le caractère héréditaire de la dégénérescence avec accentuation d'une génération à l'autre. Il importe donc que la Société s'efforce de réduire le nombre de ces défectueux, non seulement par souci de charité, mais aussi à cause de la nécessité où elle est de protéger ses membres et elle-même. Le problème se dégage donc ainsi des considérations morales, toujours sujettes à controverses, pour devenir un *problème d'hygiène sociale d'ordre psychologique.* Celui-ci doit être traité avec la même prévoyance — et autant de science — que le problème d'hygiène sociale d'ordre physiologique.

L'intervention des « hygiénistes moraux, » dans la conduite de ces défectueux, devrait pouvoir commencer quand germe en eux la corruption et non pas quand ils donnent déjà des preuves de corruption presque irrémédiable. En certains pays d'Amérique et d'Europe, les pouvoirs publics se sont déjà attachés à créer des institutions à cette fin d'intervention préventive. Mais, dans l'état actuel des choses, la déficiences mentale ne vient vraiment à la connaissance de la Société que lorsqu'un méfait appelle l'intervention des services de défense de l'ordre social, c'est-à-dire, l'intervention de la justice.

C'est par suite de cette circonstance *qu'il y a lieu de faire intervenir l'assistance dans la justice* et que ces deux fonctions jadis absolument séparées — justice et assistance — tendent à se concentrer dans l'activité d'un seul homme : le juge.

*
**

Eclairée, à présent, par des données positives, et sachant que la plus grande responsabilité des fautes commises par ces défectueux retombe non sur ceux-ci, mais sur le milieu familial et sur le milieu social, la Société ne peut plus se borner à exercer, dans l'abstrait, son pouvoir de répression. Il est prouvé, en effet, que l'application aveugle et brutale du code pénal à ces défectueux mentaux, aggrave le mal. Ainsi que le disait un homme

d'Etat, M. Carton de Wiart qui, en Belgique, a été, avec sa femme, Mme Carton de Wiart, parmi les principaux artisans de la loi sur la protection de l'enfance : « Solidaires du passé, nous demeurons comptables, dans l'avenir, de l'humanité qui grandit à nos côtés. » Les problèmes du droit pénal ne peuvent donc plus faire abstraction des conditions psychologiques particulières des individus.

Et, c'est ainsi qu'à l'égard des *enfants* défectueux mentaux, le pouvoir judiciaire s'est engagé résolument, depuis une vingtaine d'années, dans la voie de *l'éducation protectrice*.

Une institution judiciaire, portant improprement le nom de *Tribunal des enfants*, a été conçu de manière à faire intervenir l'assistance dans la répression des jeunes délinquants. Dans ce tribunal, le juge ne s'attache plus à mettre l'acte criminel en rapport avec un code; il s'efforce de *démêler*, par un examen moral et physique du délinquant, *le mode d'intervention qui pourrait le plus sûrement l'amender*.

Au régime essentiellement répressif, le juge du Tribunal des enfants doit donc substituer un régime essentiellement tutélaire et éducatif. Il doit se préoccuper, avant tout, de l'enfant; il doit rechercher les moyens de lui faire acquérir les qualités et aptitudes qui lui permettront de vivre normalement dans nos sociétés modernes. Le justicier doit donc se transformer en médecin des jeunes âmes malades. Suivant la terminologie juridique il devient le tuteur légal de ces jeunes délinquants qui deviennent « les enfants de justice. »

Ainsi, la justice pénale se dépouille, en faveur de l'enfance, de son caractère abstrait. Elle se mêle à la vie. Au lieu d'appliquer sa force autoritaire et anonyme, elle fait appel à la bonne volonté de l'enfant surveillé et le soumet à une hygiène mentale et morale qui lui est appropriée.

Toute la procédure du Tribunal des enfants est d'ailleurs inspirée par ce souci d'amender le jeune coupable. On évite, dans la mesure du possible, le formalisme qui provoque presque toujours des flétrissures inutiles et irrémédiables en tuant, chez le délinquant, les derniers germes du sentiment de la dignité et du devoir.

*
**

Le Tribunal des enfants a adopté le principe du juge unique et spécialisé dans la connaissance psychologique des enfants. La mission de ce magistrat spécialisé ne consiste donc plus à déterminer le caractère pénal du délit et à appliquer la peine liée à celui-ci; elle comporte une enquête sur la psychologie de l'enfant, ses origines et le milieu dans lequel il vit, afin d'établir un sûr diagnostic du mal et un traitement approprié.

Pour accomplir cette double tâche si difficile et si lourde, ce magistrat recourt à des auxiliaires *volontaires*, que la loi désigne sous le nom de *délégués à la protection de l'enfance* et aux membres de toutes les sociétés

et de toutes les institutions publiques ou privées, d'éducation de charité et de protection.

Avant de rapporter un exemple de fonctionnement du Tribunal des enfants, j'indiquerai les dispositions générales fixées par la loi belge pour la protection de l'enfance.

Cette loi définit les trois espèces de mesures que le juge peut prendre : 1° il peut se borner à réprimander l'enfant et, en le rendant à la garde des parents, à recommander à ceux-ci de veiller plus attentivement sur lui; 2° il peut confier la surveillance de l'enfant, jusqu'à sa majorité, soit à une personne particulière, soit à une institution de charité ou d'éducation, publique privée; 3° il peut, dans les cas très graves, mettre le jeune délinquant à la disposition du gouvernement, pour qu'il soit placé dans un asile, dans un établissement spécial, ou dans un quartier disciplinaire

Si l'on excepte deux cas spécifiés par la loi, le choix de la mesure est entièrement laissé au juge.

Afin que la première mesure ne soit pas lettre morte, les délégués volontaires à la protection de l'enfance ont pour mission de surveiller le jeune délinquant et le milieu où il vit. Cette mission exige évidemment beaucoup de tact et une intelligente pratique de la vie et des hommes. Il incombe au juge de savoir choisir les personnes qui ont la compétence et le dévouement nécessaires et de les guider dans l'exercice de leurs fonctions délicates.

En vérité, la tâche du juge des enfants est extraordinairement difficile. Elle requiert non seulement une grande connaissance de la vie, mais encore des qualités morales exceptionnelles de fermeté et, en même temps de douceur.

Trouvera-t-on, pour chacun des Tribunaux des enfants, des hommes capables d'appliquer la loi nouvelle dans l'esprit de prévoyance et d'indépendance qu'elle réclame ? D'aucuns s'effrayent de l'importance énorme donnée à la personnalité du juge et doutent que l'Etat puisse trouver des magistrats réunissant les aptitudes et les vertus requises pour cette fonction nouvelle. Quoi-qu'il en soit, il a là une exigence imposée par les caractères de la vie sociale moderne; et, d'ailleurs, les résultats atteints jusqu'ici montrent qu'il se trouve des hommes capables d'accomplir cette tâche.

*
**

Au cours d'une enquête sur les institutions créées en vue de la protection de l'enfance, en Belgique, il m'a été donné d'entendre l'exposé détaillé, fait par un juge, du fonctionnement de son Tribunal des enfants. Ce récit nous a montré un magnifique emploi des connaissances psychologiques et sociologiques actuellement acquises et découvert *les trésors de charité qui ne demandent qu'à se dépenser quand on sait leur donner une destination efficace.*

Il y aurait grand profit pour tous, à ce qu'on ne laisse pas ignorer à l'opinion publique l'œuvre admirable d'hommes de science et de dévouement tels que M. le juge Wouters, actuellement Inspecteur général des œuvres de la protection de l'enfance en Belgique et son successeur, M. Paul Wets, qui a écrit récemment un très important ouvrage intitulé « L'Enfant de Justice ».

Les heures passées avec M. le juge Wouters au Tribunal des enfants à Bruxelles, comptent parmi celles qui m'ont donné une grande fierté de notre époque si souvent calomniée. Elles ont fortifié mon espoir en l'avenir de l'organisation sociale conduite selon un esprit vraiment scientifique.

Il faut bien le reconnaître, les profondes transformations de la vie économique et politique actuelle ne se sont pas réalisées sans causer de grandes perturbations dans la vie morale des individus. Elles ont déterminé, partout, dans toutes les classes, un bouleversement complet des traditions, des habitudes et des sentiments. Elles ont entraîné l'homme hors de son milieu et l'ont livré, désarmé, à tous les contacts et à toutes les suggestions. Et les barrières morales et sentimentales ayant été brisées, les pires instincts ont pu se déchaîner.

Mais, nous allons le voir, cette même science, qui a amené l'humanité à révolutionner ses mœurs par ses applications techniques, est apte à remédier au mal qu'elle a provoqué indirectement.

*
**

Nous avons dit que l'appareil de la justice est aussi réduit que possible au Tribunal des enfants. Lorsqu'un enfant a commis un méfait qui relève de la justice un gendarme ou un agent de police l'amène au greffe. Mais, à partir de là, il n'aura plus aucun rapport avec la police. Il se confondra apparemment avec les témoins durant toute la procédure de l'affaire qui le concerne, avec cette seule différence qu'il doit être maintenu à la disposition du juge.

Le juge commence son instruction. Celle-ci a pour but d'établir exactement, en tout premier lieu, la matérialité du délit, puis les mobiles de ce délit et enfin, les causes déterminantes des mauvais penchants du jeune délinquant. A ces fins, le juge a soin de recourir à toutes les sources de renseignements : parents, amis, médecin de la famille, instituteur prêtre, patron, etc. Quand l'état physique ou mental de l'enfant est douteux, le juge demande une expertise médicale. Celle-ci révèle, d'ailleurs, presque toujours des tares organiques.

Au tribunal, le juge s'ingénie à écarter toutes les petites causes qui altèrent d'ordinaire la marche régulière de l'affaire. Il s'attache, par exemple, à ménager les susceptibilités de l'accusé et des témoins. Dans la mesure où la loi n'est pas formellement violée, il cherche à tenir à l'é-

cart le public dont la présence intempestive trouble très souvent l'état d'âme si mobile des jeunes délinquants. Les admonestations à l'inculpé, à ses parents, à toute personne responsable de la conduite du coupable, se font avec la plus grande discrétion. Puis, l'arrêt est rendu. Il n'y a plus, à proprement parler, pour les enfants, ni de jugements, ni de peine : le juge ne prend que des mesures de régime moral. Plus de prison, mais un *régime de liberté surveillée*, qui diffère selon le caractère du délinquant et le milieu où il vit.

Si le juge estime que l'enfant peut s'amender en restant dans sa famille, il l'y renvoie à la condition qu'il se soumette à ses conseils et à ceux d'un de ses délégués volontaires. Ceux-ci, qui se recrutent principalement dans le corps enseignant des écoles primaires et aussi dans le corps médical suivent très régulièrement la vie des enfants dont ils ont la surveillance. Ils doivent, d'ailleurs, remettre au juge des rapports où sont consignés tous les renseignements susceptibles de l'éclairer sur le choix de la méthode d'amendement et ils agissent comme représentants du juge pour ramener leurs jeunes protégés sur la bonne voie.

Si le milieu paraît pernicieux, le juge se décide à placer le jeune délinquant chez des particuliers plus ou moins éloignés de la famille. L'Etat accorde, à cet effet, une certaine indemnité journalière qui diminue lorsque l'inculpé est capable, par son travail, de rendre des services effectifs.

Il arrive aussi que le délinquant paraît trop dangereux pour être confié à un particulier. Dans ce cas, le juge cherche à le placer dans des *institutions privées*, créées précisément pour réformer les jeunes gens ayant fait un mauvais départ. Il n'existe guère en Belgique, jusqu'à présents, que des institutions religieuses qui acceptent des enfants anormaux. Ces institutions accomplissent généralement leur mission avec tout le dévouement et toute la clairvoyance requis en pareil cas.

Pour les enfants des rares parents qui désirent les voir interner dans un établissement non confessionnel, la province de Brabant a fondé une *ferme-école*. Les jeunes pensionnaires y reçoivent une instruction générale et une instruction professionnelle, appropriée à leurs facultés de manière à leur permettre de rentrer dans la société, munis des moyens indispensables pour y vivre de leur travail.

Enfin, lorsque l'enfant se montre trop vicieux pour être mis en contact avec d'autres enfants, le juge s'enquiert d'un artisan ou d'un cultivateur qui consentirait à le conserver chez lui et à le dresser au travail. C'est à ces jeunes gens de caractère rétif que le juge doit consacrer surtout son attention. Il se fait envoyer régulièrement des rapports, par des délégués à la surveillance et il entre lui-même en correspondance familière avec chacun d'eux qu'il soit voleur, escroc ou même criminel.

*

**

M. le juge Wouters nous a communiqué les dossiers complets de quel-

ques affaires les plus caractéristiques de son tribunal. Nous avons lu les rapports des surveillants où l'on trouve parfois de véritables chefs-d'œuvre d'analyse psychologique écrits par de simples instituteurs ou institutrices. On y découvrait, à côté d'un touchant esprit de charité, une acceptation de la nature humaine telle qu'elle est, et une recherche, sans mépris, de tout ce qui peut la redresser, la mettre en accord avec le rythme social de l'époque.

Mais, plus émouvante et plus édifiante que tout le reste, fut la lecture de la correspondance échangée entre le juge et ses jeunes protégés.

Bien que, parmi ceux-ci, beaucoup aient sur la conscience les pires méfaits, leur tuteur légal se montre, avec eux, affectueux et même paternel. Il cherche à rencontrer leur cœur, à éveiller leur dignité, à leur donner confiance et il suit avec patience les difficultés qui se présentent inévitablement, pendant la période de redressement. Il ne manque pas, cependant, d'être, à l'occasion, ferme et sévère, mais toujours avec mesure.

En somme, il redresse ces jeunes gens comme s'il s'agissait de jeunes animaux indociles qui ont été mal conduits jusque-là.

L'excellence des résultats ainsi obtenus est si évidente qu'actuellement, des parents aspirent à ce que tel de leurs enfants, qui est difficile à conduire, soit en situation d'être remis au juge des enfants. On s'est aperçu, en effet, que des délits avaient été sciemment commis, afin que la justice intervînt et prît sur elle la charge de réformer l'enfant que des parents désespéraient d'amender.

Evidemment, *l'œuvre est ce que l'agent la fait*. On ne peut espérer qu'il se rencontre, partout et toujours, des hommes de la valeur morale et de la compétence du juge dont nous venons de parler. Mais, il est heureux que le législateur ait constitué le cadre qui permet à des magistrats ayant la science et le dévouement requis, d'agir comme nous venons de le voir. Sous le régime des tribunaux correctionnels ordinaires, ces magistrats auraient été paralysés dans l'emploi de leurs aptitudes et de leurs vertus, qui, peut-être même se seraient perdues. Sous le régime de la protection légale de l'enfance, qui fait du juge, le tuteur légal, et des jeunes délinquants, des enfants de justice, ces magistrats sont amenés à pénétrer dans le mystère des âmes, à reconnaître les étonnantes réserves que les êtres apparemment déchus renferment si souvent et à pouvoir quelquefois les sauver.

En terminant, soulignons une des constatations que nous avons faites et qui comporte une leçon essentielle de philosophie politique : le principal n'est pas réalisé lorsque les pouvoirs publics ont adopté les institutions soit politiques, soit juridiques, soit économiques, qui répondent le mieux aux besoins nouveaux. Il faut des hommes capables de les utiliser. Nous avons dit plus haut que les aptitudes et les vertus des agents d'exécution pou-

vaient se déployer ou, au contraire, se déformer selon le type des institutions établies. Mais les hommes capables ne surgissent pas du seul fait que les institutions ont été décrétées.

Dans les affaires publiques, comme dans les affaires privées, l'adage bien connu apparaît de plus en plus vrai : tant vaut l'homme, tant vaut l'affaire. Car, si de bonnes institutions permettent une nation efficace elles ne l'assurent pas.

Georges HOSTELET.

“Le Chariot de terre cuite, d'après la pièce du théâtre indien attribuée au Roi Soudraka

Ce drame appartient à l'ensemble des œuvres théâtrales hindoues traduites en anglais, puis en français, sous le titre général de « Chefs-d'œuvre du théâtre Indien ». Tels : « Virkramôrvaci », « Malaté Madhava », « Suite de l'histoire de Râma », « l'Anneau du Ministre », « Ratvâvali ou le Collier. »

Attribué au roi Soūdraka (de la caste des artisans ou des paysans), le « Micchakatika » ou « Chariot de terre cuite », a d'abord été traduit du sanscrit en anglais, par William Jones en 1789. Plus tard, Hippolyte Fauche, après lui Paul Regnaud, en donnèrent une traduction de la langue originale en français. Adapté et mis en vers par Méry et Gérard de Nerval, ce drame fut joué pour la première fois en France, en 1850, à l'Odéon. Enfin en 1927, en le faisant précéder d'une savante préface, V. Barucaud présenta au public la version que nous avons sous les yeux.

Qu'il faille, d'après certains critiques y voir une production artistique antérieure de près de douze siècles à l'ère chrétienne, ou venue un siècle après, ce n'est pas à nous, ignorant la langue sanscrite, à le décider.

Plutôt, nous considérerons « Le chariot de terre cuite » comme la mise en scène d'un des aspects le plus humain de la pensée hindoue. Une pensée humaine ainsi que toutes les pensées rêvées, souffertes par les hommes. Une pensée d'espérance, parce que née d'une grande, d'une immense pitié. Un des aspects de ce que les hindous appellent « Bodhicaryavatara, » ou marche vers la lumière; la compassion étant, en effet, la mère du salut de tous les hommes.

En voici l'analyse

La nuit, sur une route bordée d'arbres et d'idoles, non loin d'une ville, la très belle courtisane Vasantasena est poursuivie par le prince Samsthana, beau-frère du roi et homme sans conscience. Elle réussit à lui échapper et se réfugie dans la modeste maison du brahmane pauvre Tcharoudata. Ce dernier n'est pas un inconnu pour la jeune femme. Ne l'a-t-elle pas aperçu il y a peu de temps dans le vieux jardin du roi, ce jardin merveilleux où le sage, lui aussi jeune et parfaitement beau, rêvait peut-être de l'arbre du Bouddha.



Ceylan - L'arbre du Bouddha (Peinture du Musée Guimet).

Hospitalière, la maison du philosophe où brûle une seule lampe, reçoit l'infortunée. Un cœur éclairé, sensible à toute peine, y rencontre ce soir-là, un cœur égaré.

Afin de dépister plus sûrement les manœuvres de Samsthana, Vasantasena confie ses bijoux à son sauveur.

Celui-ci, malgré la nuit, la reconduit chez elle. Pauvre de savoir, n'est-elle pas sa sœur ? Ne lui faut-il pas la protéger des embûches, des périls des ténèbres ?...

Entre temps, par amour pour Madanika servante de Vasantasena, Çarvilaka Brahmane, hospitalisé par Tcharoudata, vole les bijoux de la courtisane.

vilaka Brahmane, hospitalisé par Tcharoudata, vole les bijoux de courtisane.

Ainsi se termine ce premier acte dont la pauvreté est le thème capital.

— « La prospérité après l'infortune, dit le sage de la pièce, c'est comme un flambeau qui chasse la nuit; mais si l'homme déchoit d'une condition brillante jusqu'à la pauvreté, mieux vaudrait pour lui mourir, »

Plus loin :

— « La pauvreté est la source de bien des maux, de bien des vices. Oh ! oui, cela n'est pas évident tout d'abord : mais la pauvreté rend timide ; la crainte enlève l'énergie ; faute d'énergie on est méprisé ; de là les découragements et les désespoirs ; avec les chagrins constants l'intelligence s'étiolle, et quand cette fleur se meurt, tout le corps est malade et l'âme est aveugle. »

S'étant saisi du dépôt confié à son hôte, Çarvilaka rempli de honte, s'écrie :

— « J'irai demain chez la courtisane Vasantasena pour racheter ma bien-aimée avec ce vol.

« Ah ! maudite soit la pauvreté qui réveille en nous une audace équivoque et nous pousse au mal fatalement ! »

Au début du second acte, la courtisane Vasantasena, paresseusement assise, contemple le portrait de l'élú de son cœur. Pour la première fois de sa vie, la jeune femme le sent palpiter d'une joie pure, infiniment douce. Le hasard lui fait surprendre les confidences du voleur et de sa servante. La vraie joie étant un élargissement du cœur, elle pardonne au coupable et, sans rançon, accorde la liberté à son esclave.

Alors, pour nous faire mieux comprendre le degré de véritable humanité atteint par Vasantasena, dans un interlude nous apparaît un bandhoula et des courtisanes.

Maudites de l'amour, esclaves des gestes, misérables bandhoulas, elles sont — sans en avoir conscience — les plus pauvres jouets de l'illusion.

« Sans famille et sans maison,
Nous mangeons le pain d'autrui.
Nos pères sont des inconnus,
Nos mères, les femmes sans époux.
Libres de tout respect et pourtant très habiles,
Nous nous amusons dans la vie sans loi,
Comme de petits éléphants sauvages. »

Après cette évocation de la pire des misères, nous voici revenus à nos héros.

Grâce au bon cœur de Vasantasena, le voleur et l'esclave pourront goûter au bonheur. Ils sont jeunes ; ils sont libres... Hélas ! pour combien de temps ?...

... Le berger Aryaka, leader populaire ami de Çarvilaka vient d'être emprisonné pour le bon plaisir du roi.

D'un côté, il y a pour l'amoureux : son tranquille bonheur. De l'autre : la vie de son ami, l'intérêt, le bien de tous, « l'accomplissement des volontés supérieures. »

Entre les deux, le brahmane n'hésite pas. Depuis longtemps ne sait-il pas que celui : « qui se considère seul dans le monde ne connaît pas les grandes joies du dévouement. » Son devoir n'est pas de céder encore à la pauvreté : d'être lâche. A lui de soulever les gens de sa famille, de prêcher

la révolte aux guerriers, aux mendiants, aux bandhoulas. A lui de tirer le peuple de sa servitude, son avilissement.

Parmi les cœurs arides, Tcharoudata d'abord, Vasantasena ensuite ont opéré le miracle du dévouement.

Si le sage brahmane l'avait repoussée, que serait devenue la courtisane ?...

Si elle avait dénoncée le voleur, aurait-il pu se sentir un cœur de héros, de martyr ?...

Le troisième acte nous ramène au même lieu qu'au premier. C'est le jour. Dans les cœurs ouverts des deux principaux personnages. L'amour a fleuri.

Sous sa chaleur, Tcharandata a compris qu'il n'est pas pauvre. Un trésor, il l'a, bien à lui : « sa volonté entière ». Sa volonté de libération; sa grande, son éternelle volonté d'amour, de lumière.

L'humble cœur de la courtisane s'est illuminé. Du pauvre brahmane, elle a reçu bien plus que l'argent : l'amour libérateur. Inconsciemment, tout son être repousse sa vie passée. Inconsciemment aussi et, sans trop bien comprendre, elle est prête à tous les sacrifices pour se montrer l'é-gale de son aimé.

Certes, dans la modeste demeure du sage, ils pourraient jouir d'un tranquille bonheur. Mais le destin, — autrement dit la lutte qui pousse l'homme à se surpasser dans le meilleur de lui-même, — peut-il les laisser dans un doux, un languide repos ?

Non, n'est-ce pas.

Aryaka le leader populaire s'est évadé de prison. A qui l'arrêtera cent pièces d'or sont promises. Parmi la cupidité humaine exacerbée par le mirage de la richesse, traqué, le révolté cherche en vain un asile.

Devant lui portes closes, cœur fermés.

Fuite éperdue...

Seule s'ouvre pour lui la maison du sage. Celui qui sait que : « l'homme qui abandonne celui qui l'implore est abandonné lui-même par les dieux protecteurs. »

Alors, comme pour justifier le titre de la pièce, nous apparaît le fils de Tcharadouta, petit garçonnet auquel la sagesse de son père est encore un vain mot. Il n'a pour jouet qu'un misérable chariot de terre cuite. Sur ses joues rondes, ses larmes coulent : il veut lui aussi avoir un chariot d'or.

Si elle pouvait se dire sa mère, Vasantasena n'aurait jamais senti à son cou, à ses poignets, le poids de l'or et des pierres précieuses...

A l'enfant désolé, elle offre ses bijoux. Par esprit de maternité, la courtisane accomplit son premier sacrifice : joyeusement, avec tendresse, elle se défait de l'or maudit.

Quatrième acte. — La nuit tombe dans le vieux jardin du roi. Des feuilles jouchent les allées bordées d'idoles. Mystère des arbres, de l'obscurité, des statues. Un manteau à la main, un religieux bouddhiste se pré-

pare à aller laver ce vêtement sali par la poussière des chemins terrestres.

Dans ce jardin, par une machination diabolique (se faisant passer pour le brahmane qu'elle aime) Samsthanaka le mauvais prince a donné rendez-vous à Vasantasena.

Confiante, elle arrive.

Surprise... Horreur !...

Le séducteur use de tous les moyens pour se saisir de sa proie.

A tout, contre lui, elle résiste.

Elle n'est plus une courtisane. Elle est une bien-aimée.

Alors, pris de folie, le prince saisit la jeune femme à la gorge... Rageusement, ses mains peureuses serrent le cou délicat... Inanimée, Vasantasena s'affaisse sur le sol jouché de feuilles. Samsthanaka la croit morte. Il s'enfuit du jardin.

Or, le religieux bouddhiste vient à traverser cette allée. Son manteau mouillé à la main, il se prépare à l'étendre. Mentalement, il récète la formule sainte : « à quoi bon se raser la tête et le visage, si l'esprit n'a pas renoncé aux orgueils. »

Un gémississement capte son attention. Une âme égarée soupire auprès de lui. Soldat de miséricorde envoyé par le Bouddha, de son manteau mouillé, il baigne les tempes de Vasantasena. Disciple du serviteur des pauvres, du médecin des souffrants, il aide la jeune femme à se relever.

Lentement, il la guide vers le couvent des femmes bouddhistes. Elle y restera le temps qu'elle voudra. Quand elle en aura le désir, elle retournera chez elle.

Et, tandis qu'ils s'éloignent, l'homme qui a renoncé au monde, murmure à la femme affaiblie :

— « Marchez tout doucement, tout doucement. Attachez vous fortement à la vie future, et vous ne tomberez pas. Tout doucement, tout doucement. »

Le dernier acte a lieu sur la place des supplices.

Accusé par le prince Samsthanaka d'avoir tué la courtisane, Tcharoudata a été condamné à mort.

Seule sa conscience proteste de son innocence.

Comme s'ils pressentaient l'exécution d'une sentence inique, les deux tchandalas (les bourreaux) agissent sans hâte... En attendant midi — l'heure fatale, — ne peut-il pas se faire qu'un homme riche rachète le condamné... Qui sait, un héritier royal va peut-être entrer dans ce monde... Si un éléphant brise ses entraves, dans la confusion, il peut arriver qu'un condamné s'échappe... Enfin, si le roi était détrôné, il y aurait sans doute une amnistie plénière...

Midi approche. Bien lente à se décider la vraie justice...

Soudain, une voix s'élève au-dessus de la rumeur de la foule. Otant son voile, Vasantasena crie l'innocence de son bien-aimé. La foule tente de se saisir du vrai coupable : le prince Samsthanaka.

Peu après, cette même foule apprend la victoire d'Aryaka le héros du peuple.

Il s'est emparé de la terre. Mais, le sage brahmane n'a-t-il pas conquis les cœurs ? — A lui le pouvoir. A lui seul. A la vraie science : la puissance.

Pour l'homme généreux, déclare alors Tcharoudata, il est aussi pénible de : « commander que d'obéir. » Aryaka défendra la ville. Quant au sage, son bonheur est complet : il a vu ses amis vainqueurs, sa bien-aimée lui est rendue. Il pardonne à ses ennemis.

« Hommage au Bouddha ! » s'écrie le bon religieux qui avait ranimé Vasantasena.

— « Et c'est ainsi, reprend le miséricordieux brahmane :

« Le destin dépouille les uns pour enrichir les autres; il élève ceux-ci et précipite ceux-là; il nous montre que nous sommes dans ses mains comme une argile qu'il pétrit, et que la marche du monde n'est qu'une succession de phénomènes sans suite. »

Mais, est-ce bien la vraie conclusion de ce drame, dont Jules Lemaître disait : « J'avoue que rien dans les théâtres grec, anglais et français, ne me paraît supérieur à cette comédie indienne. »

Tout d'abord, « Le chariot de terre cuite » nous montre qu'il est une autre Inde que celle du pittoresque coloré, immortalisée par A. Besnard dans « L'homme en rose », le « Danseur au masque jaune », les « Danseuses à Jodhpur » et la cruelle « Danseuse rouge »



L'Homme en Rose,
par Albert Besnard.



Le Danseur au Masque Jaune,
par Albert Besnard.

Oui, il y en a une autre : l'Inde de la pensée. Disons plutôt : une pensée spécifiquement hindoue. Difficile, pénible même à comprendre pour nos intelligences monothéistes, elle nous apparaît comme le produit d'une métaphysique essentiellement panthéiste.

Elevés dans la morale du pardon et, depuis notre plus tendre enfance habitués à l'action libératrice, cette pensée hindoue nous semble d'un pessimisme profond. Exprimé sous forme de fatalité, destin ou de loi le rétribution déterminant les incarnations passées, présentes et futures, ce pessimisme, nous paraît l'abdication même de toute véritable conscience individuelle et personnelle responsabilité.

Mais, la réalité unique, l'absolue éternel, celui dont nos faibles intelligences ne peuvent apercevoir le commencement ni la fin et dont le monde n'est que l'illusion, n'est-il pas l'intention supérieure et généreuse du cœur, mère de la lumineuse intelligence et de la volonté libre ?

Considéré sous son aspect le plus humain, « Le chariot de terre cuite » est, à mon humble avis, la mise en action de cette idée aussi bien occidentale, qu'orientale.

Représentée à son degré inférieur, nous la voyons personnifiée par des tchandalas, la populace, la servante, la courtisane. A son degré supérieur : par Tcharoudata, Çarvilaka, le religieux bouddhiste. Tous trois, hommes vénérés aux Indes et que les rois eux-mêmes appellent « maîtres. »

« Maîtres, » parce qu'en possession du véritable savoir, celui : de l'humain, de l'amour.

« Maîtres », parce qu'en marche vers la lumière : l'universel amour père de l'universelle fraternité.

S'élevant au-dessus du panthéisme hindou, du pessimisme de sa pensée, accordant à l'homme sa part d'action libre et de responsabilité, « Le chariot de terre cuite » est non seulement un des plus beaux chefs-d'œuvre du théâtre hindou, mais bien plus et surtout : un chef-d'œuvre humain.

Jeanne MARQUES.

Pensées

Dieu nous a faits voisins. Que la justice nous fasse amis !

Président HOOVER.

Les femmes aiment les idées et les imposent avec ardeur et sagesse. De plus la pitié, l'indulgence, la confiance dans l'avenir les inspirent presque toujours. Nul ne peut imiter leur puissance dans ce beau domaine situé sur la montagne d'où la parole change le monde.

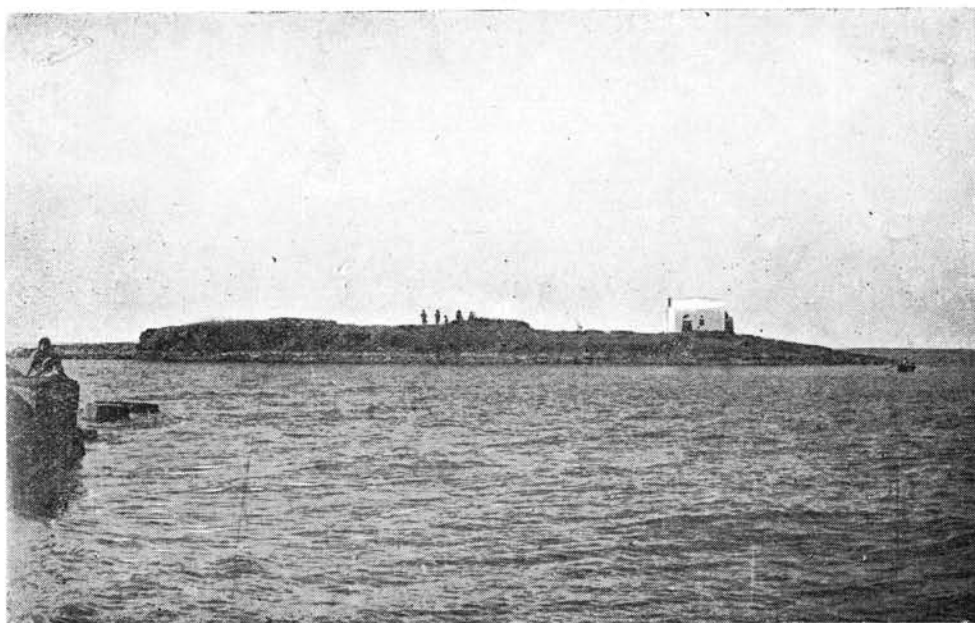
Comtesse de NOAILLES.

Une archéologue Française

Dans une très intéressante conférence donnée à la Société Royale de Géographie, Mme Delamaru, de passage au Caire a bien voulu nous faire le récit de sa croisière à bord du « Bonita » et nous parler des fouilles qu'elle a entreprises dans l'île de Crète.



Mme Delamarre



L'île de Crète



Danse crétoise



La fabrication du brandy

Destinées Persanes

(Suite)

Il comprit ce que tant de poètes oublient, que Dieu l'avait envoyé pour accuser, non pour louer, et que ceux qui n'avaient pas de voix, lui confiaient la richesse immense de leurs plaintes.

Pourtant, il faisait bien obscur dans les parages où il fallait descendre, et seul son cœur l'éclairait car tous les penseurs de l'Iran qu'il avait approfondis, le Koran, les Théologiens, ne pouvaient plus l'aider passé un certain point.

C'est en ce temps de perplexité qu'il avait rencontré le Docteur Kia-in Zadeh, et s'était lié avec lui d'une amitié fraternelle; à travers cet ami, il avait compris quelque chose de la grande pensée de l'Occident, des beautés graves de la science, qui renversant les vieilles conceptions chimériques du monde en édifiant de nouvelles sur la raison et la bonté.

Mirza Ahmed n'avait jamais quitté son pays, mais sur sa terre persane il avait beaucoup voyagé, du nord au midi, de l'est à l'ouest, observant cueillant au passage, le sens profond des choses journalières qui échappe aux esprits vulgaires.

Il se déplaçait comme le font les hommes vraiment libres qui ne s'embarrassent d'aucun bagage, d'aucune habitude, d'aucun besoin.

Tout compagnon de route lui était bienvenu, car le sage sait apprendre de chacun et il sait que s'entretenir avec ses semblables est presque aussi important que de méditer dans la solitude. Les voyages instruisent encore plus par l'imprévu des rencontres que par la diversité des aspects.

Sans y avoir pensé le jeune poète s'était un jour trouvé célèbre, mais n'ayant jamais été solliciteur il n'avait pas de protecteurs puissants et son état matériel ne s'était pas amélioré.

Il occupait en ce moment à Téhéran, dans un quartier populaire, une maison chétive dont une seule chambre était habitable ; un vieux bonhomme venait de temps en temps secouer la poussière des nattes qui servaient de tapis à cette unique pièce d'habitation ; un matelas, qui, agrémenté d'un coussin cylindrique servait de lit pendant la nuit, et recouvert le jour d'une étoffe brodée tenait lieu de divan ; deux petites tables supportant des cendriers tel était le mobilier. Le luxe de la demeure était représenté par un samovar de cuivre, quelques assiettes chinoises, sur lesquelles il offrait des fruits à ses amis, et surtout par une coupe d'argent où se trouvaient des pierres précieuses de peu de valeur, topazes, amétystes, cornalines, turquoises baroques, qu'il avait ramassées au cours de ses voyages et qu'il maniait avec un plaisir d'enfant.

Cette innocente manie, c'était presque le seul lien qui rattachait cette âme si pure, si ascétique aux goûts terrestres, ces quelques cailloux résu- maient pour ce derviche, ce vrai pauvre du cœur, l'amour des splendeurs, les rêves d'or et de magnificence inhérents à sa race.

— « Que dis-tu de ces folies ? dit le docteur, avec un sourire qui décou- vrait sous ses lèvres épaisses, ses larges dents blanches et qui mettait une lumière d'intelligence et d'ironie sur toute sa figure rudement taillée.

— « Que de larmes, que de sensibilité, de compassion, de pensées pour ces morts si anciens. Ne vaudrait-il pas mieux garder un peu de pitié pour tant de malheureux qui succombent chaque jour victimes de l'injustice de la misère et du vice et pour d'autres qui traînent une vie pire que la mort, ou bien pour les petits innocents qui meurent si nombreux sacrifiés à l'ignorance, ou condamnés avant de naître par les fautes de leur père. Pour moi qui vois de près tant d'affreuse misère, cette comédie de douleur pour de vaines ombres est révoltante. Il n'y a rien dans tout ceci d'un symbole qui puisse relever l'âme, c'est une orgie de larmes, une émotion purement sensuelle.

— « Oh ! Je te comprends, mais pour moi ces images ne sont pas tout-à fait vides de sens et de beauté ; et je me demande comment la légende de ces saintes femmes qui furent des martyrs et des confesseurs de leur foi, peut-être invoquée par ceux qui maintiennent nos femmes dans l'obscurité et l'abaissement.

Ahmed se tut un moment puis il reprit :

— « Voyez les qui passent ces ombres endeuillées ! Tu pourrais recon- naitre parmi elles ta sœur, ta femme, tu ne devrais pas faire semblant de t'en apercevoir, car lui parler, la saluer, admettre son existence en public serait honteux. Malheureuses ! quel forfait doivent-elles expier ? De quel crime oublié portent-elles le deuil et quelle est l'opprobre, la malédiction qui pèse sur elles ? Pourquoi leur front qui reflète la grâce du Ciel est-il un objet de scandale pourquoi leur voix doit-elle être éteinte, leur passage ano- nyme ? Leur crime sera ton crime peuple ignorant puisqu'elle t'a enfanté, son deuil sera le tien car elle seule dès le berceau peut t'apprendre la clarté, et de tout le poids de ta honte elle te retiendra quand tu voudras t'élever.

Le Docteur écoutait parler Seyed Ahmed qu'emportait son inspiration.

— « Tu as plus raison que tu ne penses Ahmed. La race toute entière paye, et bien chèrement, la vie contre nature imposée aux femmes, le man- que d'air et d'entraînement physique, le manque de stimulant matériel et moral, enfin cette existence où tout croupit et fermente. L'évolution vers le mieux restera impossible tant que l'homme sera le seul maître tant que l'humanité sera coupée en deux et que l'une des moitiés sera pour ainsi dire exclue du monde des vivants.

Si l'on s'obstine à garder la femme dans l'ignorance, qu'espérer de l'avenir, car le fil qui relie hier, aujourd'hui et demain, c'est elle qui peut le tisser pour une œuvre durable.

Et si par l'instruction on leur fait entrevoir la liberté possible sans la leur donner, on ne peut avoir que des déséquilibrées, des révoltées.

— « Des révoltées, s'écria Ahmed, c'est en elles que j'espère. Je voudrais être Dieu pour souffler sur toutes ces ombres sans forme, sans voix, sans plainte, pour souffler sur la poussière dispersée de celles innombrables, qui ont passé et les faire revivre pour la seule révolte.

Je voudrais, indifférent à l'horreur du tombeau, lever le linceul des mortes comme celui des vivantes; leur rendre à toutes la parole pour témoigner contre le mensonge, contre l'égoïsme, contre l'ignorance, contre les mauvais pasteurs qui les ont sacrifiées et sacrifié avec elles tout ce que nous aurions pu être.

Ils les ont privées des possibilités de cette courte vie. La Vie ! ce seul moment, cet instant fugace que nous a donné Dieu, n'est-ce pas notre bien, plus important pour chacun de nous que l'infini des temps. Ce n'est qu'une seconde, un peu d'ombre et de clarté, puis nous rentrons dans la nuit, aussi, passagers dans le monde des apparences, que ces mouches légères qui voltigent par un soir d'été. Mais notre seconde est plus longue que les siècles puisqu'elle peut contenir l'idée de l'éternité, elle est plus vaste que la terre puisqu'elle peut refléter l'univers, elle est plus riche que les astres puisqu'elle est la source des éblouissements du bonheur, des ivresses de la pensée.

Si vous voulez ternir ce miroir merveilleux, brisez-le d'un coup, le crime sera moins grand.

— « Tu me donnes le vertige ! Je ne puis te suivre en ton ascension, le souffle me manque; mais en somme tes spéculations se résument en deux mots : laisser chacun vivre sa courte vie en ce vaste monde.

On a depuis toujours sacrifié l'humanité en général, et la femme en particulier à des idées morales purement conventionnelles, à une conception de la vertu basée sur l'ignorance de la nature, sur le mépris du développement de l'âme et de l'esprit; ces idées étaient étroitement liées à des notions absolument erronées et fausses de l'univers matériel, et l'ensemble formait la pierre angulaire de la théologie.

Maintenant devant la science impitoyablement lumineuse, leur monde s'est écroulé, leurs astres se sont émiettés plus sûrement qu'à la fin des temps, mais, étonnant prodige, ceux même qui admettent un nouvel ordre d'idées, se font les gardiens de préjugés qu'ils savent s'appuyer sur le vide. Ils me surprennent ces hommes soit disant civilisés et je les estimerais infiniment plus, si revenant de Fereguistan, sortant des Hautes Ecoles, ils avaient le courage de dire : Vos découvertes sont des rêves malsains, vos inventions sont détestables. Seule la vérité révélée est sûre, seules nos traditions et nos croyances sont solides. Le Ciel n'est pas comme vous le prétendez l'espace infini et sans fond, où gravitent des mondes, c'est la voûte, qui avec ses points lumineux, se repliera comme un rouleau au jour du jugement pour la confusion des impies. Les hommes doivent croire et non

discuter, accepter la colère divine dans toute ses formes et au besoin la savoir et la servir prêts à lui immoler à toute heure ce qu'ils ont de plus cher. Mais nos hommes policés singent dans les petites choses la civilisation d'Occident et vivent le fond de leur vie comme les pires ignorants, l'affranchissant là où il leur convient des idées séculaires, ils en font porter à leur femme tout le poids, toutes les écrasantes conséquences matérielles.

Ce qu'il y a de plus lamentable dans le sort de nos femmes, c'est qu'au lieu d'être consacrées comme les recluses d'autres cultes à un idéal chimérique et surnaturel, elles sont vouées au mariage; tout, autour d'elles et depuis leur enfance, suggère et entretient la préoccupation de l'homme, de l'époux. Leurs seules fêtes sont les noces où la fiancée apparaît comme un symbole; sa parure rappelle les bandelettes et les dorures de la victime prête pour le sacrifice sanglant et son attitude doit exprimer l'attente soumise et passive du Grand Prêtre sacrificateur, Dieu secondaire représentant Dieu sur terre, et dont l'acte brutal présent à l'esprit de toutes doit la consacrer à son service.

Il faut rendre cette justice à nos hommes qu'ils cherchent rarement à dominer par la violence, mais ils n'en ont nul besoin, car ces pauvres créatures qui n'ont aucun point de comparaison, qui ne connaissent pas le dérivatif d'occupations vraiment absorbantes sont le plus souvent obsédées de celui à qui le sort les a données. Et après une courte initiation, elles sont presque toujours livrées à la solitude et au célibat.

Il est donc explicable qu'on trouve parmi elles tant de maladies nerveuses, aux formes les plus inattendues, crises, convulsions, syncopes ou simplement dépérissement. J'en ai tant vu hélas !

La vertu de nos femmes et leur triste amour pour leur seigneur me fait penser au chant d'oiseaux encagés et qu'on a aveuglés.

C'est d'ailleurs une chose si discutable que la vertu et dont la conception varie tellement d'un pays à l'autre, d'un siècle à l'autre. Je pense que selon l'état actuel de notre raison et de nos connaissances susceptibles comme toutes choses d'évoluer, la vertu c'est pour l'humanité entière, hommes et femmes, la somme d'idées élevées et généreuse, que volontairement on se donne pour tâche d'appliquer à la vie.

Quant à la vertu sexuelle puisqu'il en faut une, c'est à mon avis et toujours selon nos notions présentes de la vérité, le fait pour l'homme et pour la femme également, d'attacher de la valeur au don de soi-même et de subordonner les poussées de l'instinct physique aux exigences plus hautes de l'esprit et du cœur. Il faut naturellement tenir compte des passions exceptionnelles du déchaînement de forces inconnues.

Mais d'habitude les êtres humains dans leur déraison et leur bêtise mettent volontiers sur le compte de la nature ce qu'ils devraient attribuer à l'oisiveté, à l'ennui et à une ambiance viciée.

Levons le voile de l'hypocrisie, d'ailleurs très mince, et nous verrons qu'il y a chez nous bien peu de moralité, au sens le plus simple du mot.

Si dans les classes élevées, il y a des femmes qui, épouses uniques, n'ont elles mêmes jamais été que la femme d'un seul homme, ceci tient à des considérations de famille, non à un principe fondamental.

Les femmes qui n'ont aucun moyen de s'aider ou de gagner leur vie attachent bien peu d'importance à leur personne puisqu'elles se marient pour un morceau de pain, et, dans le peuple surtout, mariées avant l'âge elles passent par des divorces successifs de mari en mari.

Qui faut-il plaindre le plus, les malheureuses qui sombrent dans ce bourbier légal ou les pauvres êtres qui naissent de ces mariages.

— « Toutes ces misères sont hélas bien vieilles chez nous, répartit Ahmed, mais il en est et justement dans les classes élevées qui sont nouvelles. Autrefois une dame persane avait la chance d'être pour son mari la révélation des douceurs de la vie, du charme féminin, et de rester toujours le parfum de son existence, maintenant qu'ils ont découvert Ferenguistan et ses merveilles, elle se voit dédaignée, elle entend vanter sans cesse, et sans égard des plaisirs qui lui sont à jamais interdits.

— « Oui ! et dans ces cas son état est celui d'une malade paralysée, incurable qui entend la musique d'une fête et sait que son bien-aimé y fêtoie. Si elle goûtait à ces jouissances stupides imaginées par les désœuvrés, elle en sentirait le néant. Mais de sa retraite forcée et douloureuse, elle les voit sous les plus belles couleurs, et pense qu'elles sont digne du paradis puisqu'elles ont le pouvoir de lui rendre étranger celui qu'elle aime.

Ce qui est bien curieux et bien triste en même temps c'est que tout privilège créant un sentiment de supériorité chez le privilégié, nos faux-colis ont appris à dédaigner leurs femmes et les trouvent inférieures de ne pouvoir prendre part à des choses auxquelles ils n'admettraient jamais qu'elles veuillent s'associer.

Le Docteur Kiaim Zadeh se tut... Les deux hommes différents sur tant de points et qui s'entretenaient avec tant de plaisir avaient l'habitude de suivre chacun le fil de leur pensée. Le docteur était pressé, des malades l'attendaient. Après avoir affectueusement pris congé de son ami, il héla une drochke, tandis que Seyed Mirza Ahmed continuait tranquillement son chemin à pied.

Il suivait un grand boulevard, planté de nobles platanes dont les feuilles brûlées par l'été n'avaient pas encore été toutes arrachées par les vents d'automne.

De riches demeures patriciennes donnaient sur cette avenue, et dans la monotonie des murs pareils à ceux de toutes les rues de Téhéran, s'ouvrait tantôt une porte voutée tantôt une grille laissant apercevoir le jardin intérieur d'un palais, avec de grands arbres à moitié dénudés et les dernières fleurs de l'arrière saison.

Une impression de grandeur triste planait sur ce quartier de Téhéran. La foule assez dense qui coulait en tous sens, parlait moins ardemment, criait et disputait moins fort que d'habitude, à cause de la gravité de ce

jour; les marchands ambulants eux-mêmes mettaient une sourdine à leurs appels; d'aigres voix enfantines chantaient pourtant la vente des journaux du soir; dans le lointain montait encore la plainte d'un de ces chœurs qui gémissent la litanie de Hossein, mais il semblait prêt à s'éteindre de lassitude et de chagrin.

Dans le calme triste un coup de feu partit, Seyed Mirza Ahmed fit encore quelques pas, puis tomba à la renverse en agitant les bras.

Aussitôt un rassemblement se fit; les passants s'empressaient autour du jeune inconnu qui respirait encore; la pitié, la curiosité se répandaient en un flot de paroles; on était un peu désappointé de voir ce blessé si quelconque, si pareil à tous les passants; ses vêtements étaient bien banals; un complet terengui mince et usé, une chemise sans col, un chétif aba en laine marron.

Pourquoi avait-on attenté à la vie de ce personnage insignifiant ? Était-ce un hasard, une erreur ? On s'apitoyait pourtant sur sa jeunesse, sur sa fragilité. Le visage étroit qui s'altérait affreusement le front déjà exsangue gardaient dans leur pureté quelque chose de l'enfance.

Il respirait encore. On l'avait étendu sur un banc devant une porte tout le monde parlait, s'agitait, donnait des avis, mais personne encore n'avait pensé à un secours effectif.

A travers les hauts platanes on voyait le ciel déjà obscurci et curieusement brouillé de gros nuages, pareils à des monstres buvant la clarté, le couchant était d'un rouge intense, comme si tout le sang d'un dieu avait été versé.

AU BAIN

Le bain, c'est le délassement suprême.

On y laisse avec ses impuretés les ennuis, les fatigues de toute une semaine. C'est une cérémonie, un plaisir, mais aussi une opération compliquée après laquelle il faut se préserver du froid et se reposer longuement.

Goher Schad choisissait généralement les heures du soir pour cet événement, afin qu'aucune agitation, aucun effort, ne vint interrompre le bien-être qu'elle en rapportait. Emmitoufflée de châles, coiffée d'un turban de foulard qui entretenait longtemps sur sa tête une humidité tiède engourdissante, elle se mettait au lit et on lui apportait coup sur coup de petites tasses de thé bouillant.

Sa maison ne s'enorgueillissait pas d'un bain particulier; elle dédaignait d'autre part la promiscuité des grands bains publics, et avait donc l'habitude de louer pour son usage et pour les deux heures nécessaires, un petit établissement d'aspect clair et net, tout pimpant avec ses décorations de faïences blanches et bleues.

Il commençait à faire obscur par cette après-midi d'hiver, quand la drochke qui l'amenait s'arrêta devant la profondeur ogivale d'une porte mystérieuse qui s'ouvrait dans l'uniformité d'un long mur. Le vieux Baba

qui l'accompagnait toujours descendit du siège avec lenteur, en se plaignant, car le vent du nord ankylosait ses articulations usées.

Il frappa aux battants faits de bois travaillé mais rongé par les vers, quoiqu'il frappa avec insistance, la porte resta fermée.

Le cocher commençait à s'impatienter et les dames blotties dans la voiture à s'inquiéter, quand la gardienne du bain arriva essoufflée de l'autre bout de la rue, et tira une énorme clef rouillée de dessous son tchadour avec mille excuses et protestations.

Les bains persans sont tous faits à peu près sur le même plan. D'abord on entre dans une pièce joliment décorée, un bassin à jet d'eau en occupe le milieu, agrémenté de poissons rouges qui voguent dans l'eau claire.

Tout autour, des loges surélevées garnies d'un divan, ou simplement d'un tapis et quelquefois de rideaux, permettent de se déshabiller et de se reposer.

De là on entre dans le bain proprement dit, une, deux ou trois pièces où vous enveloppe une buée épaisse et chaude, alourdie d'une vague senteur humaine et de l'odeur tenace et soufflée des poudres épilatoires; ces drogues sont l'accessoire indispensable du bain.

L'une des pièces est toujours occupée au trois quarts par une piscine d'eau brûlante et les personnes scrupuleusement dans l'observation des rites ne se considèrent purifiées qu'après s'y être plongées trois fois, en s'immergeant entièrement. Les frictions, les savonnages, les arrosages sont impuissants à nettoyer, l'eau qui a un certain volume est seule capable de vous débarrasser de vos souillures qui ne peuvent jamais lui être communiquées; ainsi en a décidé la tradition, amen !

Pendant les bains, genre nouveau, comme celui-ci ont aussi des douches chaudes fort agréablement disposées dans des niches, sortes de petites grottes plus basses que le reste des salles, auxquelles on accède par de jolies marches de faïence, un peu glissantes, surtout quand pour remonter on s'est chaussée de sabots.

Certaines personnes ont la prétention d'interpréter les rites à leur manière préfèrent cette eau jaillissante à celle du haziné (piscine).

Malgré sa pureté garantie, elles se méfient de ce bassin où du matin au soir viennent plonger tant de corps pour en ressortir aussi nets que la conscience d'un juste.

Pendant toute une petite troupe était descendue de la voiture pour entrer au bain : Goher Schad, sa sœur Zinet Khanoum, leur chaperon habituel Roghieh Khanoum et une servante qui portait leurs effets pliés dans des boktchès d'étoffes riches.

Pendant qu'elle étalait leurs vêtements de rechange, leurs burnous, leurs longues serviettes de soie lavable qu'on roue autour des reins — ces dames se déshabillaient en causant; on avait allumé des lampes à pétrole qui fumaient. Goher Schad s'étirait en baillant bruyamment d'un air d'ennui et de profonde lassitude; tout allait mal, au point de lui faire regretter

ses jours de solitude où du moins elle avait pu encore se réfugier dans l'illusion.

Nour Ali était d'une détestable humeur, ne cachait plus son ennui, son regret de Ferenguistan. Après y avoir vécu deux ans pouvait-on se réhabituer à la vie de Téhéran, aux obligations assommantes, aux rues sans lumière, à la boue, aux mendiants sales et laids.

Il énumérait ses plaintes d'un ton agressif comme des griefs personnels qu'il aurait jeté à la face de la pauvre petite, qui le cœur serré comparait à ses rêves enfuis, la dure réalité.

Quand il était gai, c'était pire, encore, elle savait qu'alors il s'en allait chez les Ferenguis; pour le moindre retard, pour un vêtement mal plié, sa gaieté se changeait en énervement, en colère; elle connaissait aussi ses retours du pays enchanté, retours pleins d'humeur, d'irritation et de dédain.

Cependant les jeunes femmes dénouaient leur tresses, quand un bruit insolite se fit entendre à la porte du bain, qu'arrivait-il ? Une nouvelle société pénétrait dans le vestibule.

Goher Schad et ses amies jetaient des exclamations de colère ! Elles voulaient être seules, avaient payé pour l'être. Mais en Perse, aucun arrangement n'a jamais de caractère définitif et on finit toujours par transiger et s'arranger. Ces dames s'apprêtaient à accabler la gardienne du bain des pires reproches, des épithètes les plus choquantes quand elles reconnurent les nouvelles venues pour des personnes de connaissance.

Dès lors il fallait faire bonne mine à mauvais jeu et on se mit à échanger saluts et politesses.

Dévêtues, le loug noué autour des reins, le torse nu, leurs longs cheveux défaits, elles pénétrèrent dans la chambre des vapeurs en se faisant toutes sortes de compliments et insistant avec grâce pour se céder mutuellement le pas.

Les laveuses s'emparaient d'elles; ce sont des personnes sans âge; vêtues seulement d'une mince ceinture exposant comme la chose la plus naturelle du monde, comme la livrée du métier, leur nudité flétrie, leur peau plissotée par l'eau chaude.

Elles jouissent souvent de beaucoup de considération et rien qu'à les voir à l'œuvre on devine leur importance; elles prennent leur fonction au sérieux, l'exercent avec autorité. Elles savonnent, rincent, tordent les longs cheveux, qu'elles tressent ensuite en de nombreuses petites tresses; elles frottent rudement les membres, les arrosent avec de l'eau fumante puisée au bassin dans des vases de cuivre. De temps en temps une des patientes proteste, jette une exclamation : « Aïe, c'est trop chaud ! — Fille du péché, pas si fort ! — Vous abîmez mes cheveux ! »

La baigneuse ralentit ses mouvements non sans faire observer que le reproche est immérité. Les phases du bain se déroulent et quand on a traversé les épreuves les plus sérieuses on peut respirer, se reposer un peu dans cette bonne chaleur humide qui pénètre les os. Une dame demande

un kaliau qui sort comme par enchantement avec ses braises allumées, d'un réduit imprévu, et voilà que de petits verres de thé doré apparaissent aussi. Zinet Khanoùm qui fume des cigarettes se fait apporter un coquet petit étui en argent de mode ferengui; toutes ces femmes déshabillées, accroupies sur les mosaïques mouillées et chaudes, sont aussi tranquillement à leur aise que dans un salon.

On remarque que Zinet, la jeune mariée, s'arrondit de façon très significative, on la félicite d'une maternité, évidemment prochaine, on lui pose mille questions, on lui fait toutes sortes de recommandations; elle raconte ses malaises, longuement, heureuse de parler de ce qui l'intéresse et lui donne de l'importance. Les laveuses se joignent à la conversation des dames; les personnes expérimentées connaissent bien leur monde, leur mémoire abonde en anecdotes intéressantes et nul ne dédaigne leur avis. Après avoir épuisé le sujet abondant de la maternité et de tout ce qui l'accompagne, on parla mariages, ménages, divorces et tout le monde fut d'accord pour déplorer le peu de douceur que l'on trouve dans la vie conjugale.

— « Les hommes dit d'un ton sentencieux, l'une des laveuses, peuvent être excellents en toutes choses, mais il s'en trouve bien peu qui ne soient des maris détestables; j'en sais quelque chose par ma propre expérience et par les nombreuses confidences que j'ai entendues, par les histoires que j'ai recueillies. Parfois on s'imagine en avoir trouvé un meilleur que les autres, mais on ne tarde pas à s'apercevoir de son erreur. Cela me fait penser à un conte sans doute véridique que me disait, en son temps, ma mère et qu'elle tenait de son aïeule, je veux vous l'offrir comme une parabole.

Il y a longtemps vivait dans une ville de Perse, je pense que c'était Ispahan, un musulman dont l'unique souci était d'observer scrupuleusement tous les devoirs de la religion; se croyait-il pour une raison ou pour une autre être en état d'impureté, il n'avait de repos qu'il ne se fût plongé dans l'eau purifiante.

Il était simple et bon et ne témoignait de méfiance à personne, étant d'ailleurs trop occupé de choses saintes pour s'embarrasser de considérations futiles. Une nuit il avait témoigné son affection à sa femme, ce qui est certes permis et agréable à Dieu, mais comporte quand même une purification. Ceux dont le zèle est tiède, se rendorment en pareilles occasions et attendent le jour pour s'acquitter de leur devoir, mais cet homme vertueux, ramassa ses effets dans un boktchès qu'il prit sous son bras et sortit de la maison sans s'apercevoir que la nuit était encore profonde, sans songer qu'aucune sonnerie de trompe n'avait encore annoncé l'ouverture des bains. Il pénétra dans l'établissement du quartier qui lui était familier; une lampe à huile comme on en avait à ce temps pendait du plafond par quatre chainettes et venait verser une faible lumière dans le vestibule.

Notre homme commença à se dévêtir tout en marmottant de pieuses invocations, car il ne manquait jamais d'en assaisonner les actes les plus insignifiants de sa vie.

Un inconnu survint; on se salua avec politesse et urbanité comme il convient entre bons musulmans et avant d'entrer au bain on fait un bout de causette.

Mais quelle n'est pas la frayeur de l'homme vertueux en s'apercevant que l'inconnu a le pied fourchu, pareil au sabot d'un bouc. Il est glacé d'horreur et après que l'autre soit sorti, il reste cloué à sa place. Un nouveau baigneur survient et le malheureux rassuré de n'être plus seul lui raconte son aventure : « Savez-vous à qui vous aviez à faire ? dit le nouveau venu, à un Djinn. » Mais que dire de la consternation de notre homme quand il s'aperçoit que ce compagnon est fait comme le premier, que lui aussi a le pied fourchu.

Et la même chose se répète trois fois, quatre fois, dix fois, jusqu'à ce que sonne la trompe annonçant aux musulmans l'heure d'aller au bain.

Un groupe de braves gens du quartier entrèrent et trouvèrent leur concitoyen à moitié mort de peur. Il finit pour se rassurer voyant leurs figures connues et dut bien admettre qu'ils étaient en chair et en os. On lui démontra combien il est imprudent d'entrer au bain en pleine nuit, car à cette heure insolite les djinns s'y donnent rendez-vous. Je ne sais ce que vous penserez de cette histoire, mais vous conviendrez avec moi que la comparaison est juste et qu'à les examiner de très près, les maris ont tous le pied fourchu, comme les hôtes mystérieux de ce bain.

Les dames avaient toutes écouté attentivement : l'intérêt en éveil, élargissait leurs grands yeux noirs et les faisait briller, leurs lèvres s'entrouvaient exprimant l'émerveillement, car jamais oreille persane n'est indifférente à une histoire racontée.

Un petit frisson courait sur les dos nus et mouillés que chatouillaient les cheveu défaits, un regard furtif coulait vers un coin sombre que n'éclairait pas la lampe à pétrole. Quand la conteuse eut fini chacun dit son mot, on donna son avis, on rit, on plaisanta sur les détails

— « Verse nous un peu d'eau chaude sur les épaules, cria Zinet, ton histoire nous a glacées. »

— « Sur mes yeux, ma petite dame, et puisse le jeune seigneur que vous portez n'être pas incommodé. »

— « Je crois, dit une des dames à Goher Schad, que vous êtes très liée avec Firouzdoucht Khanoùm, la femme, plutôt l'ancienne femme d'Etela es Satanch ?

— « Oh oui, nous sommes des amies d'enfance ! Qu'avez vous à me dire sur elle, vous étiez ses voisines, je crois quand elle habitait chez son mari ?

— « Ce qui m'a fait penser à elle ce sont ces propos sur les mariages et les maris. Personne ne se doutait que Firouzdoucht était malheureuse en ménage, pourtant, vous savez comme moi qu'il y a quelques semaine, Etcha es Saltanch, avant de partir pour Ferenguistan, l'a divorcée et a confié leur enfant à sa mère Fatmah Khanoùm. Elle devait détester sa

bru celle-là car elle a en horreur les ferengui-moabs (gens et choses à la mode européenne) et Firouzdoucht l'est certainement; elle a fait tout ce qu'elle a pu pour ravoïr la petite, mais les autres étaient dans leur droit n'est-ce-pas ? alors il n'y a rien à faire.

L'enfant trop brusquement séparée de sa mère a languï Fatmah Khanoum et ses servantes n'ont pas voulu y attacher d'importance et voilà que depuis quelques jours elle est bien malade. Firouzdoucht Khanoum l'a appris, elle est rentrée presque par force dans la maison de sa belle-mère. On dit que c'est le Docteur Kiazin Zadeh qui a fait entendre raison à celle-ci et l'a obligée à subir la présence de sa bru. Mais avec tout ça on ne croit pas que la petite Iran puisse guérir. Quelle misère ! Je ne sais ce que cette jeune femme a fait pour irriter son mari au point de le rendre impitoyable, sans doute, elle a eu des torts, mais tout le monde sait qu'elle était une tendre mère et la petite fille resplendissait toujours comme la lune quand on la voyait passer sur les bras de sa bonne.

Goher écoutait ce récit, consternée; elle en coupait tout le temps le fil par des vai ! vai ! vai ! exclamations de surprise et de douleur, et se frappait la poitrine en cadence avec le creux de la main.

Elle aimait Firouzdoucht de l'amitié la plus passionnée et sa seule idée maintenant était d'aller à elle, de l'aider, de la consoler.

Mais Zinet Khanoum qui se faisait arroser paresseusement l'en dissuadait d'une voix molle et les autres personnes présentes soutinrent le même avis avec plus d'énergie. D'abord l'heure était trop tardive, ensuite s'exposer à une telle fatigue à la sortie du bain, par le froid qu'il faisait c'était une folie. D'ailleurs dans un pareil moment de désarroi on ne serait sans doute pas reçu, on ne pourrait pénétrer jusqu'à Firouzdoucht, alors à quoi bon ? Ne valait-il pas mieux envoyer demain matin une servante aux nouvelles ?

Malgré tout ce qu'on pouvait dire, de grosses larmes coulaient sur les joues échauffées de Goher Schad; les laveuses s'empressaient autour d'elle lui conseillaient de distraire sa pensée de ce triste sujet de la reporter sur des objets, plus aimables. L'une se mit à battre en cadence sur un vase de cuivre, en guise de tambourin, une autre d'une voix fêlée chevrotta les premières notes d'un couplet. Les autres dames se plongeaient déjà avec volupté dans l'eau chaude du bazine dont montait une vapeur fade; dans la pénombre, on distinguait à peine leurs corps bruns et mous, sans beauté, bien qu'elles fussent jeunes; en entendant la musique improvisée elles se mirent à rire et encourageaient les artistes à continuer; leur pensée était déjà bien loin du drame évoqué un moment plus tôt.

Goher Schad alla, soutenue par sa servante, se mettre sous une des douches, et quand elle considéra que l'eau courante avait passé sur elle à flots suffisants pour emporter toute impureté, elle enfila des sabots de bois et remonta les marches en ayant soin qu'aucune partie de son corps n'effleurât la muraille, ou un objet quelconque, avant d'avoir été essuyé, car les membres humides prennent plus facilement les souillures.

Echos d'Orient

LA PUERICULTURE EN EGYPTE. — RESULTATS. — PROJETS

Entre tous les multiples travaux accomplis par l'administration de l'hygiène publique, nous sommes heureuses de relever ceux qui se rapportent aux soins donnés aux enfants ainsi qu'aux mères et futures mères.

Jusqu'à ce jour, 22 maternités ont été créées en Egypte, sans compter le sanatorium marin d'Alexandrie et trois asiles au Caire.

Le manque de personnel compétent empêche l'administration d'accroître le nombre de ces établissements d'utilité publique.

Néanmoins, dans le budget de l'exercice prochain, il a été décidé de créer en mai un nouveau sanatorium à Alexandrie, trois asiles dans des localités non encore désignées, de même que deux autres sanatoria : l'un à Port-Saïd, l'autre à Damiette.

D'autre part, comme mesure de propagande d'hygiène et de salut public, la section de puériculture se propose de fonder une exposition permanente où seront exposées les meilleurs et plus simples méthodes employées pour soigner les futures mères et les bébés pendant la période la plus critique de leur croissance, nous voulons dire celle du premier âge

L'ENSEIGNEMENT OBLIGATOIRE EN EGYPTE

Après les soins à donner au corps, le premier devoir qui s'impose à un pays est celui de fortifier les intelligences, afin que les consciences soient libres, éclairées.

Dans ce but, le contrôleur de l'Enseignement préparatoire soumettra au Parlement le projet qu'il a judicieusement élaboré afin de rendre l'enseignement obligatoire en Egypte.

Nous croyons savoir que ce projet sera mis en vigueur dès la prochaine année scolaire.

D'autre part, afin de réaliser ce plan sur des bases solides et opportunes, le Service de Recensement prépare les statistiques du nombre des illettrés en les groupant par provinces et gouvernorats.

Quelles que soient les polémiques soulevées par une mesure si libérale et si profondément humaine, n'oublions pas, ainsi que l'a écrit Victor Hugo :

- « Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne.
- « Quatre-vingt-dix voleurs sur cent qui sont au bagne,
- « Ne sont jamais allés à l'école une fois,
- « Et ne savent pas lire.....
- « ... L'intelligence veut être ouverte ici-bas;
- « Le germe a droit d'éclorre; et qui ne pense pas

« Ne vit pas. Ces voleurs avaient le droit de vivre.
« Songeons-y bien, l'école en or change le cuivre,
« Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or !... »

LA PREMIERE UNIVERSITE AU COEUR DE L'AFRIQUE

Elle vient d'être inaugurée sous les tropiques, dans la région de l'Ouganda, à Kampala, près du lac Victoria.

L'enseignement est donné dans l'idiome parlé par la majorité des indigènes. Il comprend : la médecine, la médecine vétérinaire, la pharmacologie, la philologie, la théologie et l'agriculture.

Déjà, près de 300 étudiants se sont fait inscrire à cette nouvelle université africaine.

POUR LA LIBERTE HUMAINE : « ESCLAVAGE », par *Lady Simon*.

L'œuvre des grands philosophes et libérateurs du 18^{me} siècle européen, celle des courageux pionniers, des héros de la liberté du siècle dernier, reste à achever.

D'après le livre de Lady Simon, il y a de par le monde près de six millions de créatures humaines officiellement et légalement réduites en esclavage.

Déjà nous avons signalé le système chinois du « Mui Tsai » (filles dites d'adoption) dû à la pauvreté, à la faim, mais surtout à ce barbare préjugé qui fait considérer des créatures humaines comme des objets, des instruments; plus faciles même à remplacer que des machines, parce que moins chers.

En présentant « Esclavage » à ses lecteurs, « Jus Suffragi » par la plume de John Harris s'exprime comme suit :

« L'opinion publique est la seule arme qui soit assez forte pour combattre cette plaie sociale. Et elle demeurera parmi nous jusqu'à ce que la conscience internationale soit assez éduquée pour affirmer que nul homme ou femme ne peut être considéré comme un objet de propriété; car ainsi que l'a dit Jefferson : Tous les hommes sont égaux dans la main du Créateur qui les a doués de certains droits inaliénables et parmi ceux-ci viennent d'abord : la Vie, la Liberté et le droit à la poursuite du Bonheur. »

Nous nous associons entièrement et de tout cœur, à cette conclusion.

UNE VICTOIRE DE L'ELITE FEMININE RUSSE

Par la grande presse internationale, nous apprenons que la Doctoresse Chabanoff — première russe qui obtint le diplôme de docteur en médecine — vient d'être élue au titre étranger de membre de l'Académie des Sciences des Etats-Unis.

Agée de quatre-vingts ans, d'une inlassable activité éclairée par une patiente expérience, la Doctoresse Chabanoff exerce jusqu'à ce jour dans un hôpital de Pétrograd,

QUELQUES NOUVEAUX LIVRES SUR L'ORIENT

Signalons tout d'abord « Histoire des Grands Prêtres d'Amon de Karnak », jusqu'à la XXIème dynastie par Gustave Lefèbvre, ex-conservateur au musée de notre capitale, directeur d'études à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes de Paris.

Notons aussi « Visages royaux d'Orient » par Jean Méléa qui après avoir chanté l'Afrique du Nord et présenté « La Rénovation de la Turquie », évoque cette fois les rois nouveaux qui règnent ou régnèrent de l'Afghanistan à l'Irak, de la Perse au Hedjaz et au Nedj : Amanoullah, Reza Chah, l'émir Fayçal, El Hussein Ibn Ali, Ibn Séoud.

« Au Sahara » par Marcelle Vioux, nous fait faire un ensorcelant voyage, d'autant plus captivant que nous avons plus ou moins la nostalgie du désert et de « ces solitudes lumineuses aux jardins de paradis, aux horizons infinis, aux couchers de soleil indescriptibles, aux grandes nuits divines, au silence. »

D'autre part dans son pittoresque « Alors je vis le Congo », Miss Grace Planarau après avoir parcouru en tous sens le Congo Belge et les territoires du Tanganyika, nous raconte si simplement son expédition, qu'elle nous persuade presque d'en avoir fait partie.

Enfin, mentionnons « Les pays de couleur » par Alec Wagh, livre de voyage à travers les mers et les îles du sud, le Siam, Ceylan, les Indes Occidentales et autres pays tropicaux.

AUX INDES ET AU JAPON : ELOQUENCE DES CHIFFRES

Afin de mieux faire comprendre la nécessité vitale de la campagne menée dernièrement aux Indes pour la limitation d'un âge minimum de mariage, sans commentaires, nous publions les statistiques ci-dessous :

« En 1921 dans la Présidence de Bombay, il y avait 1661 fillettes mariées ou veuves au-dessous d'un an; 1671 fillettes mariées ou veuves entre un et deux ans; 4.378 fillettes mariées ou veuves entre deux et trois ans; 7219 fillettes mariées ou veuves entre trois et quatre ans; 12.834 fillettes mariées ou veuves entre quatre et cinq ans; 193,582 fillettes mariées ou veuves entre cinq et dix ans et 498.796 adolescentes mariées ou veuves, entre dix et quinze ans...

D'autre part, afin de comprendre l'urgence d'une organisation générale du travail humain, il faut savoir qu'au Japon, d'après les statistiques officielle, les femmes de ce pays composent le tiers des travailleurs.

Elles exercent jusqu'aux plus pénibles métiers : 57.000 travaillent dans les mines, 427.000 employées comme misérables « coolies » sont manœuvres et terrassiers. Les transports en occupent 39.000. Le reste du contingent total est employé dans les usines très nombreuses au Japon, enfin et depuis fort longtemps, dans les travaux des champs, rizières et autres.

Glanes

A notre confrère de Paris « Al Islam », journal hebdomadaire d'information et d'éducation, nos vœux les meilleurs de succès et de fraternelle compréhension.

Fondé par Mahmoud Ezzat (égyptien), Ameer Triki (tunisien), Mohamed Hocine Sahnouni (algérien), Soliman Ben Mohamed Ben Zamouri (marocain), le premier numéro de « Al Islam » dirigé par notre compatriote et rédigé aux trois quarts en arabe, est rempli de promesses.

Pour en donner une idée à nos lecteurs nous détachons le début de l'intéressante étude à suivre intitulée « La science chez les arabes. »

Après avoir fait remarquer la prodigieuse activité des arabes dans tous les domaines scientifiques, voici quelques faits significatifs donnés par l'auteur comme preuve de ses affirmations.

« Benouynès El-Masri avait découvert les lois du pendule bien avant Gallilée.

« Sous le règne de Elmamoun-El-Abbassi, fils de Harroun Errachid, des progrès énormes furent accomplis dans tous les domaines scientifiques. On pouvait déjà calculer avec précision les éclipses de lune et de soleil; on avait mesuré le méridien terrestre, on connaissait les équinoxes de printemps et d'automne.

« Les Arabes ont également été les premiers à remarquer les propriétés de l'aiguille aimantée; ils ont ainsi inventé la boussole. Les Occidentaux leur ont emprunté les chiffres, ils ont appris d'eux la numération décimale, l'algèbre, les sciences comparées, les principes de l'équilibre des corps, les réactions chimiques, la distillation des liquides.

« Les Arabes étaient passés maîtres en chirurgie; les femmes elles-mêmes n'ignoraient rien de cet art et se soignaient entre elles. D'ailleurs les femmes étaient aussi versées que les hommes en toutes sciences et collaboraient avec eux.

« Les Arabes ont depuis longtemps établi des relations régulières entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Ils ont construit les premiers observatoires : témoins l'observatoire de Chebilia en Espagne qui est le plus ancien de l'Europe, les observatoires de Bagdad, de Samarkande, de Damas et du Djebel El Mogatem en Egypte.

« L'Instruction publique a été l'objet d'une sollicitude toute particulière de la part des sultans. Il y avait au temps de la domination arabe en Espagne, à Kortaba, ville de l'Andalousie, une université renommée. Il y avait dans ce pays quatre-vingts écoles publiques. Seule l'école des kalifes était privée; elle avait une bibliothèque renfermant près de 600.000 manus-

crits. Les Espagnols ont détruit après la conquête près d'un million de manuscrits arabes. A Bagdad, le vizir Q'otam El-Malek donna 100.000 dinars pour la fondation d'une université; il lui alloua une subvention annuelle de 20.000 dinars; six mille élèves suivaient ses cours; les indigents y étaient admis gratuitement. »

— Antoine Assaf qui fit ses débuts de journalisme français à l'«Egyptienne» et fut un de nos meilleurs rédacteurs littéraires, vient de publier un hebdomadaire politique social et littéraire « La Rumeur », dont la devise est « sans peur et sans reproche ».

Entre tous les intéressants articles parus dans ce journal, nous tenons à signaler le vivant et très humain reportage de son directeur : « Dans l'enfer de la poudre blanche ».

« Mon guide m'entraîna dans une étroite ruelle où nos pieds s'enfonçaient dans la vase. Nous marchâmes encore assez longtemps pour déboucher enfin sur la voie ferrée de Boulac, juste derrière les bâtiments de l'administration des Téléphones. Entre les deux barrières de béton qui encerclent la voie, une innombrable foule de loqueteux était réunie. Toujours aucune voix ne sortait de ces êtres fantasmagoriques qui se mouvaient dans l'ombre ouatée du coucher du soleil.

« Nous nous frayâmes un chemin à travers ces être sans vie

« — C'est sur cette voie que se font les piqûres, me dit mon compagnon. Tous ces hommes attendent l'arrivée de « l'homme à la seringue ».

« En effet, mon guide n'avait pas fini de parler qu'une trentaine d'hommes, pareils à tous ceux qui nous entouraient, arrivèrent ayant chacun une minuscule boîte de fer blanc rongée par la rouille et une bouteille d'eau. Ils se répartirent sur la voie qui fut divisée en section, et sortirent leurs seringues. Les monomanes commencèrent à se faire injecter le poison.

« Voici comment pratiquaient ces chirurgiens improvisés :

« Ils sortaient de leur poche un sachet minuscule valant une ou deux piastres, selon les moyens du monomane. Ils vidaient l'héro dans un vieux couvercle, ajoutaient un peu d'eau de la bouteille et remuaient le tout avec leur doigt. La poudre fondue, ils prenaient la seringue et la remplissaient. La quantité absorbée était de deux centimètres cubes environ. Cette opération terminée, l'opérateur s'epmarait du bras du monomane, le liait au moyen d'une étoffe sale. Ainsi, les veines jaillissaient à l'avant-bras. L'aiguille était ensuite introduite dans l'une quelconque des veines. Ne croyez pas que l'opération se termine là.

« Après avoir soutiré, dans la seringue, deux centimètres cubes de sang, l'opérateur retirait l'aiguille et, agitant pendant quelques secondes la seringue pour bien mélanger le sang et l'héro, il piquait une seconde et dernière fois le monomane qui recevait alors le liquide infect dans le sang.

« Après le retrait de l'aiguille et dans la crainte d'une hémorragie, le

monomane bouchait la minuscule blessure avec le doigt en attendant l'effet du narcotique.

Cette opération se répétait sans que la seringue ou l'aiguille fussent stérilisées.

« Près de 2000 personnes sont piquées trois fois par jour de la sorte. On ne doit donc plus s'étonner de la facilité avec laquelle se propagent les maladies parmi cette pègre misérable.

« Trois fois par jour, c'est là le régime obligatoire du monomane. Il n'ira pas à son travail sans avoir prisé ou sans s'être fait piquer. Après le repas de midi, il n'aura de repos que s'il introduit, dans ses narines ou dans son sang, le poison voluptueux. L'opération doit se répéter le soir au coucher du soleil, sinon adieu sommeil.

« Combien de malheureux ouvriers sont journallement renvoyés pour grossir les rangs de ces hommes devenus inutiles mais pas dangereux !

« Si ces poisons continuent à ravager le peuple, un jour arrivera où l'Égypte, voulant recruter une armée, ne trouvera pas un seul homme capable de soulever un fusil. La politique est vraiment inhumaine ! Il ne faut pas croire que la drogue est l'exclusivité de la pègre. Toutes les classes sont atteintes et nous promettons à nos lecteurs une enquête dans un de ces nombreux endroits où les plaisirs sont chèrement payés.

« Avant de quitter, pour ailleurs, la voie ferrée, nous tenons à dire que les personnes qui préparent et injectent la drogue dans les veines, ne sont que de simples agents qui ont droit à tant de sachets ou à tant de piqûres selon l'importance de la besogne fournie.

« Mon guide, sur le visage duquel se lisait une réelle envie de priser, m'entraîna de nouveau dans de nouvelles ruelles. Il entra, et moi à sa suite, dans une maisonnette par une portière basse. Il se nomma à haute voix. Quelqu'un vint à sa rencontre et nous conduisit tous deux dans une pièce étroite et humide. Il y avait là trois hommes accroupis par terre autour d'une table basse sur laquelle se trouvait un petit tas de poudre blanche. Je vais maintenant assister à la préparation des sachets.

« Un des hommes assis tenait une petite balance en cellulo. Avec une dextérité remarquable il pesait la poudre, l'enveloppait dans un mince papier et rangeait le sachet ainsi préparé dans une grande boîte de fer-blanc.

« — Nous préparons la marchandise destinée à la consommation de demain matin, m'expliqua-t-il. Nous avons à peine le temps de manger et de dormir

« Et employant une expression de Bourse, il ajouta :

« — La demande dépasse de beaucoup l'offre. Chaque jour l'héro compte plusieurs centaines de nouvelles recrues.

« Il me reste, avant de quitter cette hutte, d'exposer au lecteur comment la drogue se prépare.

« Le trafiquant en gros reçoit par kilogrammes l'héroïne pure. Avant

de la livrer au détaillant, il prend soin d'ajouter deux kilogs de quinine à chaque cinq kilos.

« Cette préparation est vendue au détaillant à raison de P.T. 60 les cinq grammes.

« A son tour, le détaillant ajoute 2 gr. de quinine aux 5 grammes achetés, les mélange et obtient ainsi 7 grammes au total.

« Il répartit cette quantité en 112 parties égales qui formeront les sachets.

« Chacun de ces sachets se vendant à 2 piastres, le détaillant réalise de la sorte un bénéfice net de P.T. 164 sur les cinq grammes qu'il achète, sans compter le prix de la quinine qui ne mérite pas d'être cité.

« Chaque détaillant écoule, au moins, tous les jours, près de cinq cents sachets. Imaginez les énormes bénéfices qu'il réalise. Je ne m'étonne plus que des cireurs de bottes, avec une livre égyptienne comme capital, soient arrivés à acheter des propriétés et à ne se vêtir que de soie.

« Nous quittâmes l'autre pour abandonner cet enfer insoupçonnable. Sur notre chemin, des femmes de trafiquants, assises au pas de leurs portes, comptaient la monnaie qui remplissait leurs galabiehs. Elles faisaient ce travail comme si elles y étaient habituées depuis longtemps déjà...

— Sous le titre : « La terre d'Égypte livre un nouveau secret », « La Bourse Égyptienne » a tout dernièrement publié le communiqué du service des antiquités relatant les fouilles de l'Université Égyptienne entreprises aux Pyramides de Guizeh sous la direction de Sélim Effendi Hassan, professeur de langue égyptienne à la faculté des lettres.

Nous sommes heureuses de reproduire cet intéressant communiqué :

« L'Université égyptienne a commencé ses fouilles, le 11 décembre 1929, dans le voisinage du Sphinx : le lendemain, apparurent les murs d'une tombe que nous avons cru tout d'abord être petite, mais le jour suivant, nous découvrîmes quelques blocs de pierres calcaires de grande dimensions, portant des inscriptions hiéroglyphiques; nul doute alors qu'il s'agissait d'une tombe importante. La chose a été confirmée le 3ème jour, quand nous vîmes apparaître devant nous le linteau d'une porte ayant de très grandes dimensions et portant des inscriptions hiéroglyphiques, donnant le nom du propriétaire de la tombe et quelques-uns de ses titres; la profondeur de ce linteau est d'environ 5m. 50, nous avons trouvé un autre linteau sous le premier et ayant une profondeur d'environ 6m. 50; les deux linteaux sont constitués par un même bloc de pierre. Nous découvrîmes ensuite la façade de la tombe; cette façade porte des inscriptions donnant le nom du propriétaire de la tombe et quelques-uns de ses titres. Ayant poursuivi notre travail, nous avons constaté que cette tombe est formée par deux couloirs et un grand nombre de « Serdabs », dont nous en avons découverts jusqu'à présent près de 6 grandes et 14 petits, ce qui est anormal, car d'habitude, le mort à un seul « Serdab ». Les salles découvertes dans cette tombe jusqu'à présent (y compris les « Serdabs », atteignent le

nombre de 60 environ. La partie de cette tombe qui est jusqu'aujourd'hui dégagée, a une longueur de 120 mètres, en ligne droite; sa largeur varie entre 30 et 40 mètres. Il y a lieu d'observer que le constructeur de la tombe a suivi la ligne du rocher, car la façade commence sur un point élevé du rocher, puis descend graduellement jusqu'à ce que la différence entre la façade et la partie qui a été dégagée jusqu'à maintenant, atteigne 6 mètres environ. Les ingénieurs qui ont collaboré avec moi pour dresser le plan de cette tombe, ont constaté que les proportions sont très précises. Nous y avons découvert les bases et les fragments de 14 colonies, dont une en albâtre, ayant une circonférence de 3 mètres environ.

LE PROPRIÉTAIRE DE LA TOMBE ET SES TITRES

« Le propriétaire de cette tombe s'appelle Râ-Wer; il a vécu à l'époque du 3ème des rois de la 5ème dynastie, ainsi que le prouve une inscription commémorative de ce tombeau et de la date de sa construction. Il a de très nombreux titres, entre autres celui de grand prêtre de la déesse de la Haute-Egypte (Nakhh), et de la déesse de la Basse-Egypte (Wazet), secrétaire principal du roi, son unique confident, chef de la garde-robe et préposé à la garde de ses diadèmes, un des premiers dignitaires du roi, etc..

OBJETS TROUVES DANS CETTE TOMBE

« On a découvert dans ce Mastaba, de nombreuses statues de ce prince en pierres de différentes espèces; il y en a en pierres calcaires blanches, d'autres sont en granit noir, d'autres en pierres granulées, d'autres en grès et enfin en albâtre. Nous n'avons pu trouver intactes que trois statues taillées dans un seul bloc de grès représentant toutes les trois le propriétaire de la tombe; c'est une pièce unique dans l'art égyptien.

« Les autres statues découvertes sont pour la plupart défigurées et le plus grand nombre en est brisé; il en reste deux à leur place primitive; elles sont en assez bon état; toutes les deux se trouvent dans un naos sous la statue, le tout taillé dans un seul bloc de pierre.

« Nous avons découvert deux têtes intactes en granit et quatre en pierre calcaire blanche, toutes d'un art extrêmement achevé. Le nombre de statues de ce prince où de ce grand prêtre qui ont été misés au jour jusqu'à maintenant, est d'environ 40.

« Ce qui est le plus remarquable, c'est le torse d'une statue en albâtre, d'un art très délicat; ce genre de pierre servait d'une manière générale, à faire les statues des rois. Nous avons découvert dans le sable qui recouvrait le mastaba, de Râ-Wer, une statue représentant une femme assise sur un siège, et une stèle en pierre calcaire blanche, représentant Râ-Wer et devant lui sa mère les mains sur la poitrine; le prince est revêtu d'une peau de panthère, ce qui indique qu'il était prêtre. C'est là un monument du meilleur art de l'Ancien Empire.

On a découvert également, dans l'un des coins des « Serdabs » de cette

tombe, quatre outils en cuivre employés pour les fondations. Tous ces outils ont été trouvés agglomérés les uns aux autres par la rouille

« Les inscriptions de ce Mastaba, bien que très mutilées, comprennent des inscriptions historiques où il est dit que le propriétaire de la tombe a fait venir des carrières de Tourah, les pierres qui ont servi à sa construction. Le travail se poursuit pour dégager le restant de ce Mastaba; c'est la plus grande tombe connue jusqu'ici de l'ancien empire.

Un autre Mastaba plus petit a été découvert à côté du premier et qui semble être celui d'un membre de la famille de Râ-Wer; dans la chambre funéraire de ce petit Mastaba, nous avons découvert un collier en or dans un sarcophage taillé dans le roc; un voleur est parvenu à briser le sarcophage, mais n'a pu s'emparer de ce qu'il voulait, étant tombé mort à côté du sarcophage.

« Ce collier était composé de deux pièces en or, chacune ayant la forme d'un demi-cercle et ayant aux extrémités des fils tressés en or, d'un travail très fin. Le collier est composé de plus de 600 perles d'or et d'environ 2.500 perles en lapis-lazuli. Nous avons découvert également dans cette tombe 4 vases canopes qui étaient destinés à recevoir les entrailles du mort.

« Nous avons mis au jour également une autre tombe ayant appartenu à un particulier nommé Gafanset dont toutes les chambres sont taillées dans le roc. Ces chambres sont au nombre de six; nous y avons découvert une petite statue du défunt en pierre calcaire blanche et deux statues taillées dans le roc, mais qui ont été défigurées par les voleurs; l'une d'elles a été renversée. Nous avons commencé le déblaiement de la tombe d'un grand prince nommé Kamnefert; nous avons dégagé une partie de la salle des offrandes; ses murs étaient ornés de dessins représentant les porteuses d'offrandes et les porteuses d'eau. Au-dessus de chaque porteuse, il y a l'indication de ce qu'elle porte et du domaine d'où les objets ont été apportés.

« Nous avons ensuite commencé le déblaiement d'une autre chambre du tombeau de ce prince, sur les murs de laquelle a été représentée la vie quotidienne. Cette chambre a été utilisée par la suite comme tombe à la fin de l'époque pharaonique, car nous y avons trouvé un grand nombre de momies entassées, mais en mauvais état, à l'exception d'une seule gardée dans son cercueil, qui porte le nom du mort, avec des inscriptions funéraires et des prières.

« Nous avons découvert dans cette chambre un scarabée d'un art si parfait, qu'il donne l'illusion de la réalité. Il y a dans le roc plusieurs chambres pour le mort et pour sa famille; nous n'avons rien trouvé dans ce tombeau en dehors des inscriptions gravées sur la façade. Elles donnent les titres du défunt. Devant cette façade, nous avons découvert deux vases en faïence de type unique. Il semble que ces vases ne soient pas d'un art égyptien, mais aient été importés de Nubie. Cette tombe exige encore beaucoup de travail pour être dégagée complètement.

« Nous avons en outre découvert un grand nombre de puits conduisant

aux chambres funéraires au nombre de 60 et davantage; ces puits sont en partie des puits petits et peu profonds. Nous avons découvert dans l'un d'eux une tête en granit. Toutefois la chambre funéraire est noyée sous l'eau. Dans deux de ces puits, nous avons découvert quelques petites feuilles d'or abandonnées par les voleurs. Nous avons découvert dans l'un de ces puits, 7 pains ayant conservé leur forme. Dans ce même puits nous avons découvert également un petit collier en pierres semi précieuses.

« Nous avons découvert également un collier composé de 86 perles de couleur bleue et de 19 étoiles percées; au milieu de cet ensemble, il y a un croissant évidé. Nous avons trouvé ce croissant sur le cou de la momie d'une petite personne dans une tombe, entre celle de Râ-Wer et celle de Gafansot. Nous avons également découvert plusieurs stèles portant de belles inscriptions et différents autres objets dont l'énumération serait très longue. Il reste à dégager un grand nombre de puits que nous n'avons pas déblayés jusqu'à maintenant. Nous ne sommes pas parvenus jusqu'à maintenant à découvrir la chambre funéraire où a été enterré le prince Râ-Wer.

— De l'«Intransigeant» de Paris où notre amie Mme Alice. La Mazière a raconté son voyage au Maroc, nous détachons cette page sur « la femme du bled ».

« Occupée tout le jour et même une partie de la nuit à mille soins, à mille travaux, c'est elle qui tient le Maroc.

« Elle est à la fois épouse, mère, servante, artisane, fille de ferme et bête de somme.

« Epouse toujours soumise au désir du maître, acceptant avec allégresse de nombreuses maternités, elle allaite ses petits au sein, et, portant le dernier-né attaché sur son dos, vaque au besognes ménagères, allume le feu, prépare les repas, cuit le pain, lave le linge dans l'oued voisin, traite les vaches, les mène au pâturage, fait la moisson, assure la corvée d'eau, de bois, que sais-je encore ?

« Chez les Beni-Zeroual du Rif, chez les Berbères du Haut-Atlas, partout où, dans l'empire du Moghreb, m'a menée ma fantaisie, la femme du bled, j'entends celle qui n'est pas recluse au harem, mais circule hardiment à visage découvert, m'est apparue douée d'un vaillance peu commune à laquelle je tiens à rendre hommage

« Par les brûlantes journées de l'été, quand, dans un ciel implacablement bleu, le soleil darde ses rayons, il n'est pas rare de la voir, pliant sous le faix de la tente, couvrir à pied de longues distances sur les routes calcinées, derrière son mari qui

comme un évêque assis

Fait le veau sur son âne et pense être bien sage.

« Et quand l'hiver transforme le bled en marécage, c'est avec la même fermeté — ou la même résignation — qu'elle patauge dans la boue, la vase, la fange.

« En dépit des maternités, du travail sans fin auquel elle est astreinte,

de la rudesse du climat, elle conserve grâce et beauté. Vêtue de bleu, toujours le visage, les mains, les chevilles tatoués de dessins bleus compliqués, bien droite, elle montre un œil noir fort vif, des dents blanches et saines, des traits fins.

« Le « douar », le village, est situé à flanc de coteau, ou sur un piton. Le point d'eau est dans la vallée. Cette eau rare, bienfaisante, indispensable à la vie, c'est la femme qui va la quêrir. Puis, ahanant sous le poids de son fardeau, elle gravit les pentes caillouteuses, pieds nus souvent, pour économiser ses babouches. Et c'est pieds nus encore que je la vois dans les taillis, ramasser du bois dont elle rapporte la charge à son foyer.

« C'est elle qui moud le blé, l'orge. Tard dans la nuit, on entend le bruit que font les deux meules tournant l'une contre l'autre, et c'est un travail épuisant que d'actionner cet instrument rudimentaire, moulin primitif qui appartient à d'autres âges

« Couchée la dernière, elle se lève à quatre heures du matin. La journée de vingt heures n'est pas trop longue pour les nombreuses tâches qui sollicitent son courage.

« La laine provenant de la tonte du troupeau est lavée, peignée, filée par elle. Quand elle n'est réclamée ni par ses enfants, ni par la vache, ni par les chèvres, ni par l'âne, quand le linge est blanchi, quand les conserves de viande et de légumes sont préparées dans les jarres, quand le grain est rentré dans le silo, elle s'installe derrière son métier et tisse.

« Elle tisse les grandes bandes de tapisserie servant à la confection des tentes, des couffins, des tapis, elle tisse les étoffes dont on fera de souples et chauds vêtements, burnous et djellabas.

« La famille étant pourvue, le surplus de la production est vendu au souk et — bien entendu — le mari empoche l'argent.

« Econome, d'une grande sobriété, il lui arrive, pour ne pas augmenter les dépenses de la tente, de se priver de cette boisson nationale qu'est le thé très sucré aromatisé à la menthe, thé et sucre étant denrées qu'on ne peut se procurer sans bourse délier.

« Et l'homme ?

Indolent et paresseux, il n'a d'autres occupations, en dehors de la guerre, qui n'est, somme toute, qu'un accident, que de pousser le soc et surveiller celle qui, pour son plus grand avantage et profit, œuvre sans cesse. »

—Ainsi qu'il y a près d'un an l'écrivait Henri Chochon, Directeur de l'Entr'aide fraternelle du Domaine de l'Etoile, Nice Pessicari : comme tous les états de conscience, comme toutes les facultés humaines, l'Esprit de paix ne se confère pas. L'humanité atteint naturellement après avoir traversé l'étape guerrière; et l'enfant, qui reproduit toutes les phases de l'histoire humaine, arrivera nécessairement à celle de la paix, si l'éducateur le laisse manifester toutes celles qui la précèdent. »

Compris et rédigé dans cet esprit, le « Bulletin d'informations du

groupe d'Etudes Internationales » organe de liaison des différents mouvements pacifiste et de l'Union Interraciale et Inpranationale est on ne peut plus encourageant.

D'après le cahier de Mlle Marie Louise Chadergras, professeur au Lycée de jeunes filles de Cannes et publié à fin de la dernière année scolaire par le Bulletin; « chaque discipline, chaque milieu d'élèves permet une expérience particulière »

Avec modestie, Mlle M. L. Chadegras, après quatre années d'enseignement constate avec ses efforts les résultats obtenus :

« J'essaie, nous dit-elle, de trouver dans les textes mêmes de nos programmes officiels des démonstrations de l'« absurdité pratique » des guerres, un appel à la réflexion impartiale.

« J'ai tâché de réduire l'importance des discussions formelles. Je choisis, dans les programme, des textes qui évoquent une question d'une portée vraiment humaine, et je m'efforce de les grouper de telle façon que les élèves soient amenées tout naturellement, par les rapprochements que leur suggère cette étude, à saisir les rapports de ces pensées générales avec les problèmes de la vie internationale contemporaine. Nous voyons comment les « utopies » du dix-huitième siècle, par un lent cheminement, sont devenues les réalités contemporaines : S. D. N., Loi de huit heures, protection des enfants, assistance sociale, etc. Ainsi, par analogie les adolescentes sont amenées à réfléchir à certaines questions qui restent posées à la conscience contemporaine : colonies, peine de mort, etc. Le pessimisme de l'âge classique, qui impute à la malignité de la nature humaine des tares, dues souvent à une éducation artificielle et déformante, nous donne maintes occasions de constater l'évolution de l'instinct de solidarité et de sympathie.

« Les jeunes d'après-guerre ont, plus qu'on ne le croirait, le souci de la vérité impersonnelle et désintéressée, ils sentent qu'il ne la trouveront pas dans les débats passionnés des partis, et on peut les aider à en chercher le plus humain visage à l'horizon universel.

« Il y a des heures où l'on sent les élèves avides, à leur insu, d'une vivante nourriture spirituelle; des instants d'une sorte d'éveil de la « conscience cosmique » chez les adolescents. On peut profiter de ces instants privilégiés pour leur faire connaître une pensée généreuse qu'ils absorberont dans un silence frémissant. Aider les jeunes à trouver leur propre vérité, en leur disant ce que les grands aînés ont pensé, cela devient un acte religieux.

« Généralement, quand la classe est ainsi sortie des disciplines toutes faites, je dicte un *thème de méditation*, un vers de Tagore, qui ouvre quelque une des perspectives de la conscience universelle, un appel de Tolstoi, une prophétie de Jaurès ou de Walt Whitman, une pensée de Duhamel.

« Nous serons nombreux sans doute, qui pourront dire ici ce que notre enseignement doit aux livres de Romain Rolland, par exemple, que nous ouvrons avec respect devant nos élèves, à ces heures où la vie d'une

simple classe communie dans une pensée d'éveil avec la vie collective universelle. Les adolescentes qui lisent « La Nouvelle Journée » ou même « Clérambault », ne sauront que plus tard ce qu'on doit aux grandes pensées héroïquement fraternelles qui ne sont pas encore de ce monde et qui essaient d'y trouver droit de cité. Des élèves étrangères, adultes, après la lecture de Clérambault, que je leur avais conseillée, sont venues me trouver pour m'entretenir de leur idéal pacifiste, de leur désir d'aider leur milieu natal à s'évader des routines meurtrières.

« J'ai observé l'attitude de mes diverses classes, pendant la lecture que je leur ai faite, du « Message de Bonne Entente Mondiale » des enfants du pays de Galles. Les plus jeunes élèves (de quatrième) sont enthousiastes. L'une pleure. Une autre voudrait qu'on réponde.

« Les élèves françaises de première, dans cette période souvent égoïste de l'adolescence (seize à dix-huit ans), où l'on est surtout préoccupé de soi-même, ont paru écouter passivement, dans un silence sans vie, ce message si touchant. Mais ce qu'elles semblent ne pas entendre aujourd'hui, qui sait quelles échos cela peut éveiller demain ? (J'entends de ces échos du fond de mon adolescence).

« Les résultats de notre action individuelle auprès de nos élèves les plus âgées me semblent plus probants que l'influence immédiate de l'enseignement collectif. J'ai essayé de réunir, de temps en temps, quelques élèves, par petits groupes qui sympathisent. Je note en passant que la simplicité d'existence à laquelle les difficultés pratiques, les loisirs restreints, et peut-être un certain détachement des conditions matérielles, amènent beaucoup d'entre nous, n'est pas un obstacle à ces réunions amicales des jeunes et de leur aîné. *Nos élèves, en constatant la part de renoncement que comportent notre existence, apprendront, si ce renoncement est joyeux, à réviser l'ordre des valeurs.* Ces réunions permettent d'échanger des impressions sur les livres que la diversité des niveaux de conscience ne permet pas de mettre à la disposition de tous les élèves d'une classe. Au début, je tâtonnais dans le choix de ces ouvrages : trop soucieuse de faire leur place à des préoccupations esthétiques (que j'ai préféré ensuite subordonner aux autres pour détourner mes élèves d'un malfaisant dilettantisme) : je dispersais l'intérêt, en cherchant dans l'œuvre de Gide, dans celle de Proust, ou dans les innovations rythmiques de la poésie contemporaine, des stimulants à la curiosité intellectuelle. Je réserve désormais ces exercices au dernier trimestre de la préparation au baccalauréat ; et je mets complètement nos livres entretiens au service de l'idée pacifiste, — de toutes les idées fraternelles. — Nos réunions m'ont souvent donné la joie de constater l'éveil de sympathies fraternelles entre des adolescentes de races et de religions différentes.

« J'ai remarqué l'influence bienfaisante sur l'esprit de leurs compagnes, de trois de mes élèves d'origine yougoslave et allemande, de culture européenne très supérieure au niveau scolaire général. Ces jeunes filles, préparées mieux que d'autres à chercher et apprécier ce qu'il y a d'humana-

nité généreuse dans certains courants de la pensée de chez nous, renouveau-
laient, par leur compréhension enthousiaste, l'effet de telle page de Mon-
taigne, affaibli par les commentaires routiniers, et savaient découvrir elles-
mêmes, hors des programmes, ce qu'il y a de plus hardi et de plus géné-
reux dans la pensée des précurseurs, au XVIII et au XI siècle... Les jeunes
françaises étaient ravies de ces occasions de confronter leur culture propre
et celle des voisins.

« Certains livres leur paraissaient d'inépuisables sources de renouvel-
lement moral (les Jean-Christophe, par exemple), ou de véritables leviers de
libération spirituelle : « Clérambault, » « Les Précurseurs, » de Romain
Rolland; les Contes de Tolstoï; « Civilisation, » « La Possession du Monde, »
de Duhamel.

« Je leur conseille aujourd'hui quelques ouvrages récents de jeunes,
venus d'horizons lointains (par exemple Brahmane et Paria, de Mukerji),
dignes de révéler à nos enfants que leur race ne détient pas seule le trésor
de l'expérience et de la sagesse humaine... J'ai eu la chance de conduire
trois de mes élèves étrangères visiter un centre-pacifiste qui est en même
temps une Ecole Nouvelle : L'Entr'aide Fraternelle Internationale et la Mai-
son des Enfants du Domaine de l'Etoile (Chemin de Pessicart, Nice). Les
jeunes filles, accueillies cordialement par les éducateurs qui ont fondé cette
œuvre pour se consacrer à une mission fraternelle, ont emporté de ces
visites, maintes fois renouvelées, le souvenir de nobles exemples et d'une
atmosphère d'harmonie fraternelle fortifiante »...

Nous espérons que la lecture des quelques pages de ce cahier si simple
et si sincère servira d'exemple et d'encouragement aux éducateurs de notre
jeunesse : notre espoir.

—Déjà onze ans que «Le Miroir Egyptien» (d'Alexandrie) brillamment
dirigé par notre dévoué confrère F. J. Kayat, est une de nos meilleures re-
vues littéraire, artistique et mondaine. Il n'est manifestation de l'activité
égyptienne ou orientale qui ne soit notée, soutenue, mise en lumière par
un des nombreux rédacteurs de notre confrère alexandrin, si ce n'est par
son actif directeur.











Avec intérêt, dans le numéro de février, nous avons appris l'origine
des chiffres arabes. De cette connaissance, nous nous empressons de faire
profiter nos lecteurs :

« D'après M. Guido Horn-d'Arturo, directeur de l'observatoire de Bolo-
gne, les chiffres dits arabes étaient déjà en usage dans l'Inde au IIe siècle
avant notre ère. Les Arabes, qui les ont introduits en Europe au XIIIe siècle,
les avaient rapportés de leurs voyages à la fin du VIIIe siècle.

« Les chiffres ne seraient qu'une simplification des signes employés
par les astronomes de l'antiquité pour représenter le soleil, la lune et les
planètes, et noter certains phénomènes tels que l'opposition, la conjonc-
tion, le passage au nœud descendant.

« Notre figure montre la forme primitive de ces divers symboles. Le

soleil correspondant au chiffre 0 la conjonction, au chiffre 1; le nœud, au chiffre 2; la lune, deux croissants accolés, au chiffre 3; Jupiter, dont le symbole est assez difficile à interpréter, les uns y voyant un aigle, les autres une figuration de la foudre, les autres l'initiale de Z de Zeus, nom grec de Jupiter, correspond au chiffre 4; Saturne, représenté par une faux, correspond au chiffre 5; Mars, avec sa lance, au chiffre 6; Mercure, un caducée, au chiffre 7; l'opposition, au chiffre 8; Vénus, un miroir à main, au chiffre 9.

Soleil	conjonction	nœud	Lune	Jupiter
				
0	1	2	3	4
Saturne	Mars	Mercure	opposition	Vénus
				
5	6	7	8	9

Origine des chiffres arabes d'après M. Horn-d'Arturo

« La ressemblance des symboles avec nos chiffres arabes est évidente et rend fort admissible l'hypothèse de M. Horn-d'Arturo. »

— A fin de l'année dernière, la Bulgarie entière en la personne de son souverain, de la Princesse Eudoxie, du prince Kyril, de ses députés, de ses ministres, de ses professeur d'Universités et grands dignitaires, a célébré les cinquante ans de vie et d'activité publiques de Madame Catherine Karaveloff. Présidente de la section bulgare de la L. I. F. P. L.

Parlant de cette grande pacifiste à la fois énergique et patiente, M. Rutherford Anderson écrivait dans « Pax International » :

« Cette noble femme et grande dame, naquit à Roustchouk, d'une vieille famille bulgare, alors que la Bulgarie était encore sous la domination turque. Elle fit son éducation en Russie. En 1878 elle était prête et qualifiée pour prendre place dans le petit groupe d'intellectuels ardents et enthousiastes qui se levaient pour recréer l'ancienne civilisation... Plus tard, elle épousa Petro Karaveloff, qui joua un rôle très important dans l'histoire politique de la Bulgarie et qui fut plusieurs fois premier minis-

tre. Jusqu'à sa mort, en 1903, elle collabora avec lui et le seconda dans son œuvre. En même temps, elle écrivait dans la presse et traduisait un nombre considérable d'ouvrages de littérature étrangère. Elle prit une part de leader dans la fondation de toutes sortes d'institutions culturelles et sociales. Mais son œuvre réelle, pendant le cours de ses cinquantes années de service public, fut l'éducation.

... « Elle est une féministe énergique et une ouvrière de la Paix. »

A côté de cette activité individuelle faite d'une inébranlable foi en l'homme et d'une stoïque résignation à la souffrance, considérons l'activité féministe de nos sœurs bulgares affiliées comme nous à l'« Alliance Internationale des femmes pour le suffrage ».

Les détails de cette activité nous sont présentées par le « Journal de la femme » de Sofia :

« Au 23me Congrès de l'Union des femmes bulgares présidé par Mme



Congrès des femmes bulgares

Dimitrina Ivanova, nous dit ce vaillant journal féministe, les membres de l'Union ont pris les résolutions suivantes, par lesquelles elles réclament :

« 1°) La participation complète des femmes dans les conseils municipaux ainsi que dans les conseils des écoles.

« 2°) L'instruction commune et égale pour les jeunes filles et les garçons.

3°) Que l'Etat se charge de l'entretien du personnel enseignant dans les écoles professionnelles ainsi que de l'entretien des associations féministes; qu'il prenne à sa charge la préparation du personnel y relatif.

« 4°) L'Etat à qui incombe le devenir matériel et moral du pays. doit y faire participer toute personne apte, sans distinction de sexe. La femme doit se porter vers les industries qui s'harmonisent le mieux avec ses aptitudes et sa nature de femme, spécialement vers l'industrie à domicile modernisée. D'une part, la production en sera augmentée; de l'autre, la femme sera mise à l'abri de la concurrence.

« 5°) Pour mieux lutter contre la prostitution, et pour empêcher les jeunes filles de tomber dans la corruption et la dégradation morale, un service de bonnes mœurs doit être créé. Il doit être composé de femmes dirigées par les services de la police.

« 6°) Edicter des lois se rapportant aux soins sociaux et aux mœurs.

« 7°) Accorder une plus large protection aux parents, aux veuves et aux orphelins de guerre.

« 8°) Le Congrès a envoyé une pétition à la S.D.N. demandant qu'un terme soit mis aux attaques des frontières; que le paiement des réparations soit plus supportable; enfin, la reconnaissance du droit des minorités. »

— Après avoir montré par l'Union des femmes bulgares, la prise de conscience de la grande majorité de nos sœurs de l'Europe orientale, nous signalons le premier numéro anglais de « La femme internationale », synthétisant l'effort féminin mondial accompli sur tous les plans de l'activité humaine.

Son premier article « l'ère de la femme » est tout un programme. Voici la traduction de quelques uns de ses plus explicites paragraphes :

« Aux années de sa domination, la compassion de l'homme se donnait pour but d'alléger le fardeau de ses compagnons.

« Mentalement et matériellement, la femme reprend le fardeau du cœur même de l'espèce humaine.

« Pendant des milliers d'années, depuis qu'il a dompté les bêtes féroces, le monde a appartenu à l'homme. Il l'a travaillé. Il l'a dirigé. Et, la plupart du temps il s'y est battu...

... « Aujourd'hui nous avons la paix. Nous avons même des promesses d'arbitrage.

... « Un nouveau pouvoir a surgi au firmament. C'est le pouvoir de la femme.

« Pour la première fois, dans l'expérience humaine, la femme a une part égale à celle de l'homme dans la destinée des nations. Pour la première fois et d'une grande manière, la voix de la femme est entendue dans tous les conciles du monde.

« Et comment se sert-elle de son nouveau pouvoir ? A quelle fin élève-t-elle la voix ? Est-ce pour l'élargissement de ses droits ? Est-ce pour la prédominance de son autorité ? Se saisit-elle de l'occasion pour augmenter ses conquêtes ?

« Rien de cela. Pendant des années sans nombre, son lot a été le plus pénible...

« Pendant d'innombrables années...

... « Néanmoins les hommes ont essayé de s'unir dans le passé. mais leurs efforts ont été sans résultat. Pourquoi ? Parce que chacun ne pensait qu'à ses propres intérêts... Les hommes n'ont pas réussi parce qu'il leur manquait un terrain commun d'entente.

« Mais toutes les femmes possèdent en commun un désir prédominant: le bien-être de ceux qu'elles aiment... C'est pour cette raison que les femmes de toutes les nations, de tous les climats peuvent s'unir en vue du bien-être de l'humanité : pour adoucir le chagrin, aider les malheureux et faire de la prochaine génération la plus grande qui ait été en ce monde. »...

LA LOTERIE DE L'U.F.E.

Nous publions la liste des numéros gagnants de la tombola de l'U.F.E. dont le tirage a eu lieu le 1er Mars.

1130 — 690 — 274 — 909 — 901 — 1839 — 1790 — 1943 — 146 —
763 — 1205 — 1807 — 31 — 1394 — 1522 — 1580 — 6 — 883 — 811 —
241 — 1191 — 18067 — 270 — 667 — 1294 — 1487 — 125 — 356 — 76 —
310 — 1675 — 1203 — 978 — 238 — 1225 — 492 — 1145 — 912 — 1056 —
1302 — 348 — 197 — 1312 — 558 — 1480 — 1864 — 1833 — 1782 —
1174 — 294 — 1645 — 938 — 67 — 1763 — 1382 — 525 — 666 —
1408 — 450 — 190 — 193 — 841 — 586 — 1041 — 1334 — 799 — 775 —
1825 — 1378 — 1322.

Les lots gagnants sont à la disposition du public : 2, Rue Kasr el Nil, jusqu'au 1er Avril. — Après cette date, ils seront acquis à l'Association.



**VAN CLEEF
ARPELS**

JOAILLIERS
22, PLACE VENDÔME

PARIS

TRP



MAISON

CONRARD

Rideaux

Stores

Couvres-lits

Coussins

TAPISSÉRIES

Ouvrages-préparés

Fournisseur de l'ouvroir de l'union Féminine

et de l'ouvroir St Georges au Caire

PARIS

11 Rue Louis le Grand
(av. de l'Opéra)
Télep - 4911 Gutenberg

IMPRIMERIE PAUL BARBEY

8, Haret Faied (Abdine)

Téléphone 25-13 Boustan

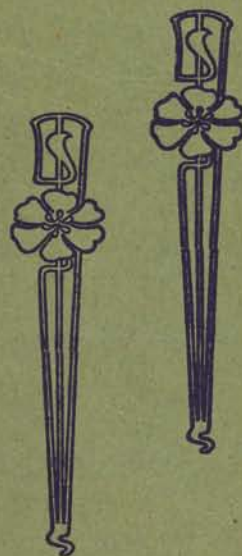
LE CAIRE

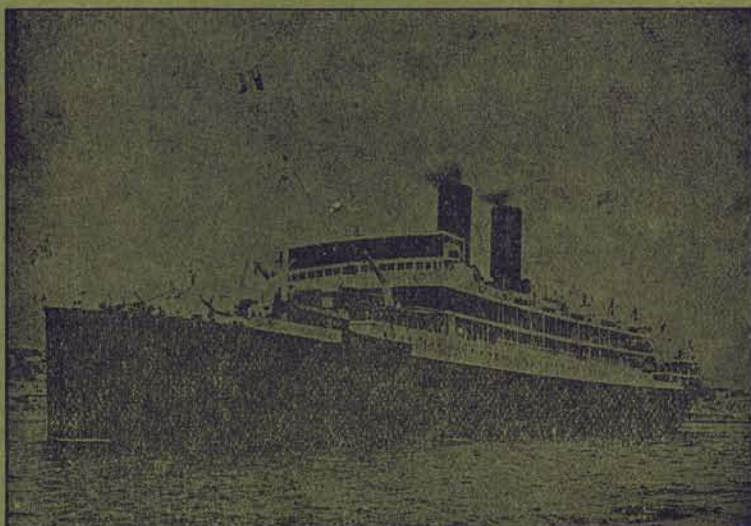


EXÉCUTION SOIGNÉE

de travaux en tous genres

Travaux administratifs	—	—
Labeurs	—	—
Têtes de lettres	—	—
Factures	—	—
Cartes de Commerce	—	—
Titres	—	—
Prospectus	—	—
— — etc., etc.	—	—





MESSAGERIES MARITIMES

SERVICE HEBDOMADAIRE
SUR LA SYRIE ET SUR MARSEILLE

— x —

Départ d'Alexandrie pour Marseille
chaque Samedi à 12 h. (Midi)

Pour tous renseignements s'adresser :

A ALEXANDRIE : AGENCE GENERALE, 16, Rue Chérif — Bureau des Passages
Téléphone No. 337.

AU CAIRE : Mr. R. S. TEISSERE, 7, Rue Kamel, Téléphones : M. 392 — M. 4258.

A LOUXOR : Shareh El Bahr.